

— ALLONS —

NOUVELLE EXPOSITION DES COLLECTIONS

Avec John Armleder, Pierre-Olivier Arnaud, Neïl Beloufa, Daniel Buren, Clément Cogitore, Delphine Coindet, Dado, Guillaume Dégé, documentation céline duval, Noël Dolla, Nathalie Du Pasquier, Mimosa Echard, Roland Flexner, Joan Fontcuberta, Jochen Gerner, Marie-Ange Guilleminot, João Maria Gusmão + Pedro Paiva, Carsten Höller, Fabrice Hyber, Alison Knowles, Carlos Kusnir, Mirka Lugosi, Genêt Mayor, MCMitout, Jean Messagier, Joan Mitchell, Olivier Mosset, Côme Mosta-Heirt, Camila Oliveira Fairclough, Loïc Raguénès, Tobias Rehberger, Stefan Rinck, Anne-Marie Schneider, Bruno Serralongue, Simon Starling, Zin Taylor, Gérard Traquandi, Francisco Tropa, Caroline Tschumi, Olivier Vadrot, Xavier Veilhan

Commissariat: Clément Nouet

**25 janvier
2025
→ 4 janvier
2026**

ALLONS

Nouvelle exposition des collections

Commissariat: Clément Nouet

La nouvelle exposition des collections du Musée régional d'art contemporain Occitanie emprunte son titre ***Allons*** à une peinture murale de l'artiste **MCMitout**. Cette injonction peut exprimer à la fois la consolation, l'affection, l'encouragement, l'agacement ou encore l'impatience. Ce mot – aux multiples entrées – a permis de rassembler et de faire dialoguer, dans ce nouvel accrochage des collections, des œuvres de plus de 40 artistes. Dans cette exposition, le regard est porté sur des artistes dont les propositions font écho aux interrogations contemporaines, qu'elles soient écologiques, politiques ou poétiques. Ces artistes entretiennent un rapport au présent, tout en ouvrant des horizons permettant la construction d'un espace commun.

Comme chaque année, c'est l'occasion pour le Mrac de renouveler entièrement son accrochage pour proposer une nouvelle variation à partir de son fonds aujourd'hui constitué de plus de 710 œuvres. Plusieurs acquisitions récentes sont dévoilées à travers un parcours qui offre un dialogue entre des œuvres d'artistes de générations différentes pour permettre un nouveau regard sur les collections du musée. L'accrochage ne répond pas à des données chronologiques mais convoque des rapprochements formels, stylistiques ou esthétiques avec une diversité de techniques (peintures, dessins, photographies, vidéo, sculptures, installations...), permettant de découvrir des artistes phares de la scène contemporaine.

Une grande partie des œuvres – jamais encore présentées au musée – sont des acquisitions récentes, avec un nombre important de dons de la part d'artistes ou de collectionneurs qui permettent d'enrichir la collection. Elles dialoguent avec la collection historique du Mrac et une sélection parmi les 216 œuvres de la collection du Fonds national d'art contemporain en dépôt au musée. La présentation des collections permet de découvrir des jalons de la création artistique et les débats qu'ils suscitent depuis les années 1960. Intitulé ***Allons***, le parcours fait alterner œuvres immersives, salles dédiées à un artiste, mouvements clés de l'histoire de l'art et salles plus thématiques.

Cette exposition des collections fait la part belle aux invitations et aux interventions *in situ* d'artistes. À l'entrée des salles d'exposition, telle une invitation, **MCMitout** dévoile un *wall painting* et **Pierre-Olivier Arnaud** une installation

qui se développe au sol. La peinture murale de l'artiste **MCMitout** est tirée de la série d'images peintes intitulées *Les plus belles heures*, fixant le meilleur moment de la journée. Commencée en 1990, la série comprend à ce jour plus de 1 100 peintures à la gouache sur papier. Dans l'impermanence de toutes choses, il y est question dans ses œuvres de nature, d'un monde en réparation, de la joie d'être au monde. Dans les salles d'exposition, on retrouvera un ensemble de peintures de la même série : *Les plus belles heures, sur les pas de Pierre Bonnard*.

La peinture murale *Allons*, lumineuse et colorée, entre en résonance avec l'installation en grisaille de **Pierre-Olivier Arnaud** : *Sans-titre (Starstack)* qui propose un renversement du regard. En effet, **Pierre-Olivier Arnaud** tapisse le sol d'un ciel étoilé, vaste étendue de photocopies A4 noir et blanc, obligeant le visiteur à marcher dessus. Cette compilation d'images d'étoiles, issues de la presse et des publicités, alimentent cette œuvre débutée en 2006. Entre geste poétique (marcher dans le ciel) et geste sacrilège (marcher sur une œuvre), l'artiste nous invite à douter et à nous interroger face à la désacralisation de l'œuvre, qui aurait perdu son « aura »¹.

Une autre intervention murale avec un *wall drawing* se déploie sur les murs d'une salle : celle de l'artiste canadien **Zin Taylor** : *Thoughts of a Dot as it Travels a Surface (Migrating Haze)*. Son œuvre dessinée à la ligne au posca noir se développe essentiellement sur un mode narratif, sous la forme d'histoires qui empruntent autant à la culture populaire (en particulier aux scènes musicales *underground*) qu'à l'art contemporain. Les formes de **Zin Taylor** invitent à la contemplation, à la libération et à la pensée. Sur le *wall drawing* sont accrochées les œuvres des artistes **MCMitout** et **Camila Oliveira Fairclough** qui partagent avec **Zin Taylor** une fascination pour le langage.

Au centre de l'exposition, **Olivier Vadrot** offre au regard une installation réunissant un ensemble important de maquettes réalisées entre 2015 et 2023 pour des projets destinés à l'espace public (jardins, places, universités, musées, etc). L'artiste, designer et scénographe propose un dialogue de ses maquettes avec plusieurs œuvres de la collection du musée accrochées dans la même salle (**Delphine Coindet, documentation céline duval, Marie-Ange Guillemint, Genêt Mayor, Olivier Mosset, Loïc Raguénès, Tobias Rehberger, Bruno Serralongue, Xavier Veilhan...**). Ce va-et-vient permanent, entre architecture et art, design et art, mobilier et art ou encore scénographie et art, est au centre de la pratique d'**Olivier Vadrot**.

L'artiste **Côme Mosta-Heirt**, qui a récemment effectué une importante donation au musée, a pensé une installation regroupant dessins et sculptures. Depuis plus de cinquante ans l'artiste travaille sur la question du volume peint dans l'espace, menant une réflexion sur le rapport de l'œuvre au lieu. Il ouvre ainsi un champ des possibles à la question « Comment installer la peinture ? ».

Dans un travail, à mi-chemin entre cinéma et arts visuels, **Clément Cogitore** explore inlassablement la survivance des rites et la perméabilité des mondes archaïques et contemporains. Dans *Morgestraich*, vidéo récemment acquise

1. Walter Benjamin, « L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique », 1936.

par le musée, il rend hommage au carnaval de Bâle, qui se déroule depuis plus d'un siècle. Lors de cet événement, des groupes de musicien·nes défilent dans la rue, au son des pipeaux et des tambours, à quatre heures du matin, alors que les lumières de la ville s'éteignent. Mis en scène sur un fond noir, les carnavalier·ères déguisé·es et portant sur leur tête des petites lanternes, marchent en direction d'une foule rendue invisible. Déployant cette procession lugubre et festive, qui marque le passage de l'hiver au printemps, de la nuit au jour et de la mort à la vie, l'œuvre de **Clément Cogitore** plonge le public au cœur d'un événement hors du temps.

Trois œuvres phares de la collection complètent cette exposition : *Rotation*, travail in situ et *La Cabane éclatée aux caissons lumineux colorés* de **Daniel Buren** ainsi que la grande *Cabina* de **Nathalie Du Pasquier** qui entretiennent un dialogue tout particulier avec l'architecture des lieux. À l'intérieur de la *Cabina*, et pour la première fois, une proposition originale et thématique est présentée à partir d'œuvres de la collection. Cette exposition présente un riche corpus d'œuvres : de **John Armleder** à **Roland Flexner**, en passant par **Noël Dolla**, **Joan Mitchell**, **Mimosa Echard**, **Fabrice Hyber**, **Simon Starling**, **Gérard Traquandi**, **Francisco Tropa**, **Anne-Marie Schneider**, **Dado**... La richesse et l'éclectisme de la collection du musée sont mis à l'honneur et donnent à voir une véritable mise en abyme des espaces par l'explosion des matériaux, des techniques, des supports, des couleurs, des formats et des médiums. L'impression d'éclatement est accentuée par l'investissement des murs et du sol qui incite le spectateur à un déplacement non plus seulement du regard mais du corps tout entier.

Le Centre national des arts plastiques (Cnap) est l'un des principaux opérateurs de la politique du ministère de la Culture dans le domaine des arts visuels. Il enrichit, pour le compte de l'Etat, le Fonds national d'art contemporain, collection nationale qu'il conserve et fait connaître par des prêts et des dépôts en France et à l'étranger, des expositions en partenariat et des éditions. Avec plus de 107 000 œuvres acquises auprès de 22 000 artistes depuis plus de deux siècles, cette collection constitue un ensemble représentatif de la variété des courants artistiques.

Acteur culturel incontournable, le Cnap encourage la scène artistique dans toute sa diversité et accompagne les artistes ainsi que les professionnels à travers plusieurs dispositifs de soutien. Il contribue également à la valorisation des projets soutenus par la mise en œuvre d'actions de diffusion.

www.cnap.fr



MCMitout

Née en 1961 en bord de Vienne (France). Vit et travaille à La Demi-Lune près de Lyon (France).

Les plus belles heures, Self Control, Allons, 2016. Peinture murale, dimensions variables. Production Mrac Occitanie. Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © MCMitout / Cnap. Photo : Aurélien Mole.

La peinture murale *Allons* s'inscrit dans l'abondante série de peinture *Les plus belles heures*, ayant pour objet la retranscription picturale des temps forts qui rythment le quotidien de l'artiste. Le titre, référence assumée aux livres d'heures, convoque cette forme esthétique initiée au Moyen Âge, où textes et images étaient étroitement liés. Ces tranches de vie s'accompagnent d'une production d'écriture au fil du récit. L'écrit apparaît d'une part dans les peintures comme des dialogues ou au sein même de l'image (on retrouve par exemple le mot « Allons » sur le t-shirt de son propre personnage dans la peinture *Ex-voto, l'apparition, Femem, La Demi-Lune, mars 2022*). D'autre part, l'artiste investit le champ de l'écriture pour retranscrire sa pensée à travers un geste pictural unique : des textes brefs s'extraient des images pour devenir autonomes sous forme de « mot-concept » rassemblés sous le sous-titre *Self Control* et peints à la gouache (voir salle 2) ou sous forme d'affiche ou de *wall drawing*. *Les plus belles heures* ont ainsi deux formats possibles, un format pratique (l'ensemble des scènes de vie) et un format théorique (affiches et *wall drawing*). Certains sont comme des sous-titres de ses œuvres, d'autres des états de conscience de l'artiste tels que « Je n'ai rien à faire », « J'aime tout », « M'en fous », « Allons »... Tous s'inscrivent au sein de formes géométriques colorées, y colonisant tout l'espace. Le verbe *Allons* peint en bleu sur fond vert, au centre de lignes centrifuges est, certes, un encouragement que l'artiste s'adresse à elle-même mais semble indiquer ici, une projection vers l'avenir, une invitation dynamique à parcourir l'exposition.



Pierre-Olivier Arnaud

Né en 1972 à Lyon (France) où il vit et travaille.

Sans titre (starstack), 2007.

Impression sur papier, dimensions variables. Production Mrac Occitanie. Collection du Cnap à Paris en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Pierre-Olivier Arnaud. Photo : Aurélien Mole.

Pierre-Olivier Arnaud s'intéresse à l'image en tant que motif. Malgré l'omniprésence de la photographie, son travail s'apparente davantage à celui d'un plasticien, ayant pour matière première l'image qu'elle ait été prise par ses soins ou non. Il s'interroge sur le statut de celles qui peuplent notre monde visuel et qu'il collecte. Il en explore les potentialités de variations, la reproductibilité, les représentations et interprétations qu'elles peuvent susciter, la modifiant jusqu'à sa disparition.

L'œuvre *sans titre (starstack)* se compose d'un corpus de 17 images imprimées en noir et blanc, sur papier recyclé au format classique A4. Pouvant être installée dans différentes configurations, elle est la plupart du temps exposée en piles posées au sol. Pour le Mrac, Pierre-Olivier Arnaud tapisse le couloir d'un ciel étoilé, obligeant les visiteur-euses à marcher dessus et à renverser leur regard. Le temps de présentation dans cette configuration sera déterminé par l'usure de la pièce qui devient ici une « œuvre performative ». Issue de la presse, de publicités et de photographies de vitrines de magasins, cette compilation de gros plans et de détails d'images d'étoiles apparaît tout d'abord comme un bloc de grisaille. C'est la déambulation sur l'œuvre qui impose un travail du regard afin d'en percevoir les détails et d'imaginer la source des images. Entre geste poétique (marcher dans le ciel) et geste sacrilège (marcher sur une œuvre), l'artiste nous invite à douter et à nous interroger face à la désacralisation de l'œuvre, qui aurait perdu son « aura » (Walter Benjamin, « L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique », 1936).



Pierre-Olivier Arnaud

Né en 1972 à Lyon (France) où il vit et travaille.

Sans titre (abstract – orchid 03), 2014.

Impression sur papier baryté contrecollée sur diasec, 7 éléments, 26,5 × 20 × 2,5 cm chaque. Collection du Cnap à Paris en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Pierre-Olivier Arnaud. Photo : Galerie Art : Concept.

« Bien que son travail soit éminemment photographique, il se décrit davantage comme un artiste qui réfléchit par le moyen de la photographie. Ses œuvres questionnent inlassablement la nature de l'image, son essence et sa production aussi bien que son mode de diffusion et de consommation. Prolongeant la réflexion de Walter Benjamin sur la perte d'aura de l'œuvre du fait de sa reproductibilité technique, l'artiste produit des photographies à rebours de tout effet spectaculaire, des images qu'il soumet autant à de multiples manipulations (désaturation, recadrage, effets de floutage, passage en négatif) qu'au spectre de leur propre disparition. » Mathieu Loctin

La série *Sans titre (abstract – orchid 03)* présente la même image en noir et blanc, des fleurs d'orchidée, dont chaque tirage est soumis à un filtre différent : un plexiglas coloré est posé sur la même image. L'artiste supprime le hors champ, entraînant une perte d'échelle, de contexte et de temps. Ces images deviennent alors des motifs manipulables par l'artiste, qui prennent un caractère abstrait, comme le nom de la série *abstract* l'indique, laissant libre court à l'imagination des regardeur-euses. Une forme de doute s'installe : est-ce une photographie, une peinture, une vraie ou fausse fleur, des papillons ou des visages... ? Passée la séduction des couleurs, une certaine mélancolie de la « ruine », comme le décrit l'artiste, s'en dégage.



Anne-Marie Schneider

Née en 1962 à Chauny (France). Vit et travaille à Paris (France).

Sans titre, Vie, 2021.

Acrylique et crayon sur papier, 114 × 133 cm. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris. Photo : Aurélien Mole.

Le dessin est le médium de prédilection d'Anne-Marie Schneider qui devient une forme d'écriture quotidienne, un journal intime. Son univers est singulier, habité par le rêve, les angoisses, les petites obsessions ou envies de l'artiste. S'y rencontrent des éléments empruntés à l'ordinaire quotidien, à l'autobiographie comme au registre du mythe ou du conte. Entre la douceur du dessin et la rudesse du sujet, l'immédiateté de l'illustration et la profondeur de sa pensée critique, l'univers d'Anne-Marie Schneider invite à une contemplation réflexive et à une interprétation de notre propre imaginaire.

« Dans cette série, Anne-Marie Schneider explore la question du temps et de sa mesure. Parfois matérialisée par des allégories telles que des cigarettes qui se consomment ou encore des bobines de fil qui se déroulent, l'idée s'incarne cette fois dans des agencements d'allumettes. Ce petit objet du quotidien revêt ici une forte portée symbolique que l'artiste souligne en l'associant à la figure du *memento mori*, le fameux « souviens-toi que tu vas mourir » nous rappelant au caractère vain et fugace de la vie. [...] Ici, les allumettes forment le mot « VIE ». Sur l'un des deux dessins, seules les extrémités sont consommées alors que l'autre apparaît quant à lui quasi fantomatique, raturé et sali, avec pour seule couleur un point de phosphore rouge au-dessus du « i ». Plusieurs traces de frottement sur le papier indiquent une tentative d'effacement ; le geste de l'artiste entre alors en résonance littérale avec l'œuvre. [...] Dans les saynètes crissantes esquissées par Anne-Marie Schneider, le tragique ne semble jamais bien loin : la mort se devine derrière l'allégorie ou se pressent comme un drame sur le point d'advenir. » Justine Vic



Noël Dolla

Né en 1945 à Nice (France) où il vit et travaille.

Les silences de la fumée, 1990.

Huile et fumée sur toile, 240 x 240 cm. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris.

Photo: Jean-Christophe Lett.

Noël Dolla, participe à la création du groupe Supports/Surfaces en 1968 et dès lors il développe une œuvre d'une grande diversité formelle, dans une recherche perpétuelle des potentialités de la peinture. Ses tableaux mêlent la radicalité de la peinture abstraite à une prise en compte du quotidien et/ou de l'intime.

Pour la série *Les Silences de la fumée*, il réalise d'abord des peintures monochromes jaunes puis se positionne avec un chalumeau sous la toile inclinée. À aucun moment, ni la flamme, ni la main ne touchent la toile et l'artiste ne voit ce qu'il produit. Il n'y a que le dépôt de carbone sur la peinture encore fraîche qui s'incruste comme la chaux colorée dans le mortier. Avec cette série, Noël Dolla poursuit inlassablement sa recherche sur le médium de la peinture par le travail de marquage d'une surface. « Dans mes peintures *Silences de la fumée*, j'aime l'image de la fumée noire du flambeau qui monte du sol vers le ciel. J'aime que ce plafond de ciel soit une peinture qui deviendra la part belle d'un pan de mur. »



John Armleder

Né en 1948 à Genève (Suisse) où il vit et travaille.

Tutti Quanti, 2018.

Techniques mixtes sur toile, 150 x 110 cm.

Collection du Mrac Occitanie, Sérignan.

© John M Armleder (John Michael Armleder, dit),

Photo Annik Wetter.

Peintre, performer, curateur, collectionneur, éditeur, galeriste, John Armleder est une figure majeure de l'art contemporain. Son œuvre est littéralement polymorphe: elle n'est pas identifiable à un médium, une procédure, un style ou un univers esthétique. Humour et provocation conceptuelle animent ses premiers travaux avec le groupe Ecart en Suisse, ses projets en association avec le mouvement Fluxus et son intérêt pour le travail de John Cage en particulier. Il puise dans l'héritage de mouvements apparemment divergents tels que Dada et l'expressionnisme abstrait.

Commencées à la fin des années 1970, peu après ses peintures abstraites géométriques, les *Puddle Painting*, tableaux en « flaques » peints à plat et les *Pour Painting*, tableaux « coulures », apparaissent dans l'œuvre de l'artiste et cheminent tout le long de sa carrière en simultanément du reste de sa production. *Tutti Quanti* fait partie de ce que l'artiste appelle les *Puddle Painting*, réalisée par le déversement sur la toile, placée à l'horizontale, de différents composants; peinture acrylique, vernis, poudre, paillettes mais parfois aussi de petits objets. L'œuvre, sa composition et sa matérialité résultent de la rencontre et de la déstabilisation mutuelle de ces éléments pas forcément miscibles. Une fois l'application faite et les couches formées, l'artiste place la toile à la verticale et modifie profondément par ce geste l'aspect de la peinture: les matières bougent, de nouveaux plis et sillons se forment, des bulles peuvent apparaître à la surface, créant finalement une véritable peinture en relief – quasi sculpturale – à l'aspect chatoyant. Justine Vic



Roland Flexner

Né en 1944 à Nice (France). Vit et travaille à New York (États-Unis).

Sans titre, 1999.

Encre sur papier, 17 × 14 cm. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Roland Flexner. Photo : Jean-Christophe Lett.

Les œuvres de Roland Flexner ne visent pas le sujet mais questionnent les conditions d'apparition des formes dans l'espace de la feuille de papier. L'artiste explore la thématique des vanités et de la précarité de l'existence humaine en dessinant des crânes, squelettes et corps malades, qu'il poursuivra avec une délicate série de *Bulles* dans les années 1990-2000.

« Il joue de la référence symbolique ancienne en faisant de la thématique de l'*homo bulla* une allégorie de la nature transitoire de la vie, un appareil à produire des images : au lieu de représenter l'éphémère, il en donne trace en faisant éclater la bulle de savon mêlée d'encre sumi sur une feuille de papier au moyen de pinceaux qu'il a préalablement évidés. » Soko Phay-Vakalis

Le papier blanc, récepteur de ce mélange et de cette silencieuse explosion, est recouvert d'une fine couche d'argile qui réhausse l'empreinte laissée par l'encre. L'artiste opère une réflexion sur le statut du dessin et le processus d'élaboration. Chaque bulle éclatée ou déposée sur le papier dessine une géographie visuelle abstraite et psychédélique. Ces formes ont des allures cosmiques, elles peuvent évoquer des planètes ou encore des représentations agrandies de particules microscopiques. Résultant d'un procédé graphique aléatoire, ces images deviennent le support d'une projection imaginaire dans le regard de celui ou celle qui les contemple.



Mimosa Echard

Née en 1986 à Alès (France). Vit et travaille à Paris (France).

A/B23, 2016.

Techniques mixtes (fougères, billes d'argile, lichen, clitoria, compléments alimentaires Boots and Schaebens pour la peau, la fertilité, la lactation et la tranquillité, emballages, pavot, tresse de cheveux synthétiques, gélules d'échinacée, achillée millefeuille, algues, pétales de rose, coquilles d'œuf, mue de serpent, ormeau, débris de voiture, sac en plastique, faux cils, bourdon, millepertuis, kombucha, scotch, pog, faux ongles, hanneton, champignon Phallus indusiatus, Eucommia, Stachys byzantina, chrysanthème, Helichrysum italicum, cire dépilatoire, résine époxy, plexiglas : liste non exhaustive), 180 × 200 cm. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris. Photo : Aurélien Mole.

« A/B23 est issue d'une série de 10 peintures, chacune unique, composées d'éléments organiques et synthétiques figés dans la résine. Ce sont des "éléments actifs" dont les principes s'opposent : les calmants et les excitants, les aides à la fertilité et les contraceptifs, les choses vivantes et mortes, les champignons phallus et les fleurs clitoriae, la cire dépilatoire et les compléments qui font pousser les cheveux et la peau, les faux ongles intacts et les vrais ongles rongés, la levure pour contrebalancer les effets néfastes de l'ingestion de débris de carrosserie, l'échinacée pour lutter contre le rhume et les emballages dont la fabrication polluante contribue à enrichir notre atmosphère de substances irritantes. [...] Pas d'idéologie du bien-être ici, et pas de thérapie possible : seulement l'expérience tourbillonnante des sensations, des émotions et des pensées qui se contredisent. [...] nous voilà renvoyés à deux idées parfaitement opposées de ce qu'est la composition, un geste formel d'un côté, une pratique conceptuelle de l'autre. » Jill Gasparina



Joan Mitchell

Née en 1925 à Chicago (États-Unis). Décédée en 1992 à Paris (France).

Champs, 1991.

Lithographie originale sur plaque en six couleurs, 152 x 101,5 cm. Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Estate of Joan Mitchell / Cnap. Photo: Yves Chenot.

« Joan Mitchell est l'une des plus grandes peintres américaines du XX^e siècle, l'équivalent de ses contemporains expressionnistes abstraits, Jackson Pollock ou Mark Rothko sachant qu'elle abhorrait toute forme de catégorisation de l'art. Son travail n'est ni narratif, ni descriptif, ni allégorique. Elle passe, dans une forme d'isolement créatif volontaire, l'essentiel de sa carrière à Vétheuil, village situé au-dessus de la Seine, à quelques kilomètres seulement de Giverny, deux lieux « inventés » par Claude Monet lequel exercera sur son œuvre, d'après elle, une influence moindre que Paul Cézanne ou Vincent Van Gogh ». Scarlett Reliquet

Champs renvoie au sentiment de la nature et au rapport retrouvé avec elle. Ces œuvres permettent aux spectateurs-rices de s'immerger dans de vastes surfaces colorées. Les touches lisibles se confrontent par juxtaposition et superposition et laissent transparaître des éclats de couleurs vives et franches donnant vie à ces paysages. Les couleurs transmettent également une vision intime et très personnelle forgée dès l'enfance par un système de correspondance entre le langage et les couleurs. Peu à peu, l'artiste introduit des couleurs plus symboliques et expressives, plus intérieures, en plaçant à côté des couleurs de la nature des noirs, des rouges ou des gris et laisse une place importante au blanc.



Neïl Beloufa

Né en 1985 à Paris (France) où il vit et travaille.

Studio View, Montreuil, 2016.

Acier, résine époxy, 150x150x19,5 cm. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris. Photo: Aurélien Mole.

Au travers d'installations complexes dans lesquelles dialoguent et s'entrechoquent films, sculptures et peintures éclatées dans l'espace sans hiérarchie apparente, Neïl Beloufa développe depuis quelques années une œuvre qui interroge et déjoue les systèmes de nos représentations contemporaines. Son travail apporte un regard à la fois grinçant et engagé sur le devenir-design de nos sociétés, où l'esthétique et le langage sont au service d'un réel instrumentalisé par une industrie du spectacle toute-puissante.

Vitrail de notre ère post-internet, *Studio View, Montreuil* célèbre l'usage de matériaux de récupération, avec l'humour grinçant qui caractérise l'artiste. D'une esthétique attractive, cette œuvre n'en est pas moins réalisée à base de rebuts, une façon de critiquer le système et son pouvoir de séduction dans une société où le consumérisme est roi. Cette œuvre est composée de chutes récoltées par l'artiste durant le processus de travail de l'atelier. Tous ces objets/outils sont ensuite figés dans un mélange de résine teintée puis montés dans un cadre en acier. Les œuvres sont comme des « tableaux » représentant des images figuratives, issues de situations diverses observées pendant le travail à l'atelier.



Zin Taylor

Né en 1978 à Calgary (Canada). Vit et travaille à Turin (Italie).

Thoughts of a Dot as it Travels a Surface (Migrating Haze), 2015.

Peinture acrylique murale, dimensions variables. Production Mrac Occitanie. Collection du Cnap à Paris en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Zin Taylor / Cnap. Photo : Aurélien Mole.

Zin Taylor s'est fait connaître pour ses installations intégrant performance, sculpture, dessin et vidéo. Le *wall drawing in situ* intitulé [*Réflexions d'un point qui se déplace sur une surface (brume migratoire)*] se déploie sur l'ensemble de la surface : un paysage psychédélique, végétal, proche de la BD, inspiré de ses voyages et de ses lectures. Cette œuvre est montrée pour la première fois depuis l'achat par le Cnap en 2019. L'artiste a constitué un ensemble de 60 dessins à l'encre lors d'une résidence à São Paulo au Brésil. Pour chaque exposition, il choisit et assemble une sélection qu'il redessine sur les murs en les adaptant à l'espace de la salle. Ils sont au nombre de 6 à 60 en fonction de la taille du mur. Ces dessins rassemblent un serpent, des ballons à l'hélium stylisés, de la végétation, un paysage, une bouteille qui témoigne d'une trace d'habitation, des empilements de pierres de taille comme des totems, colonnes vestiges d'interventions humaines et des formes de types silex comme autant d'indices de l'histoire de ces constructions. La forme de cet empilement fait écho au cocotier qui surplombe le paysage désertique et aux palmiers échevelés qui semblent danser. Un visage schématisé tout en arabesques minimalistes apparaît au détour d'une affiche épinglée. Le dessin est éclaté, les motifs dispersés, des bribes éparpillées, perdant le regard, la prolifération des points tracés invitant à scruter les détails pour explorer cet univers. Ces dessins résonnent avec les peintures de MCMitout : en se dédoublant, les récits de chaque œuvre démultiplient les lectures possibles de l'exposition.



João Maria Gusmão + Pedro Paiva

Nés en 1979 et 1977 à Lisbonne (Portugal) où ils vivent et travaillent.

Camera Inside Camera, 2012.

Bronze à la cire perdue, 27,5 × 52,8 × 36,8 cm. Collection du Cnap à Paris en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Gusmão + Paiva / Cnap. Photo : Achim Kukulies.

Par le biais de films 16 mm, de photographies, de dispositifs optiques et de sculptures, les artistes portugais João Maria Gusmão et Pedro Paiva réalisent ce qu'ils appellent des « *fictions philosophiques poétiques* ». Leurs œuvres démontrent un intérêt constant pour le paranormal, l'inexplorable, l'illusion et la complexité de la production d'images.

La sculpture présentée ici fait partie d'un ensemble beaucoup plus large qui tente, avec humour et poésie, de dresser un inventaire subjectif et sensible du monde. Produites en bronze, le matériau de prédilection de la sculpture classique, elles représentent tout autant des objets banals du quotidien que des clin d'œil humoristiques ou poétiques, rendant sensible le fait que notre rapport à la réalité est imprégné de nos rêves et fantasmes. *Camera Inside Camera*, qui représente une maquette de décor dont le fond est ouvert sur l'espace, est une mise en abyme de la *camera obscura*, elle-même présente au cœur de la sculpture. Cette œuvre qui joue sur les variations d'échelles et de points de vue, nous renvoie à notre rapport à la réalité et à la perception. Le duo d'artistes évolue constamment à la limite entre la dimension statique de la sculpture en bronze et la dimension dynamique de l'image animée. La sculpture *Camera Inside Camera* fait ainsi écho à l'installation du même nom datant de 2010, un dispositif immersif de *camera obscura* projetant la maquette d'une pièce vitrée et simulant le *time laps* de la lumière du soleil la traversant.



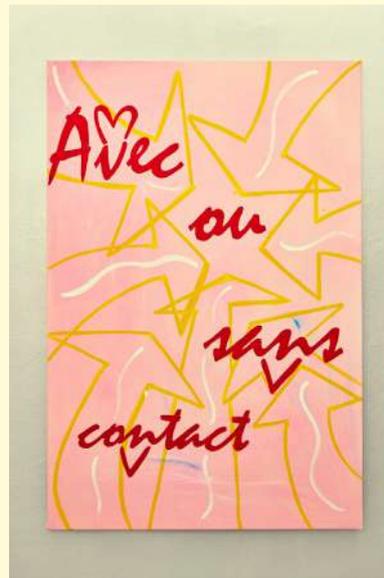
MCMitout

Née en 1961 en bord de Vienne (France). Vit et travaille à La Demi-Lune près de Lyon (France).

Les plus belles heures, Sur les pas de Pierre Bonnard, Les nageurs de Cap Moderne, Roquebrune-Cap-Martin, août 2020.

Gouache sur papier cartonné, 21 x 29,7 cm. Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © MCMitout / Cnap. Crédit Photo : Philippe Rolle.

MCMitout capture depuis trente ans les meilleurs instants de sa vie. Débutée en 1990, la série *Les plus belles heures* comprend à ce jour plus de 1100 gouaches, témoins du quotidien de l'artiste et se poursuit aujourd'hui à un rythme libre. Elles se présentent comme de simples scènes représentant des moments vécus, des lieux ou des situations restitués en un long et impressionnant catalogue. Autant d'images dont le processus combinatoire obéissant simultanément à plusieurs temporalités, est proche, par bien des aspects, du montage cinématographique. La (sous) série de 13 peintures, *Sur les pas de Pierre Bonnard*, dont 7 sont exposées ici, témoigne de l'attachement de l'artiste à l'œuvre et à la personne de Pierre Bonnard. Elle commence en juin 2020 à la Demi-Lune près de Lyon, dans sa maison-atelier (*Le lit du chevreuil* et *Le chat-peintre*) comme pour faire écho à l'intérêt du peintre pour ses propres espaces domestiques. La suite est réalisée lors d'un séjour au Cagnet. Elle comprend des paysages représentant les lieux fréquentés par le peintre (*Le paysage orange*, figurant en surplomb la villa du Bosquet). Deux scènes ont, quant à elles, pour sujet deux visites au musée Bonnard (*Au musée, le nu orange* et *Le déjeuner du chien*). C'est durant ce même séjour, au fil de ses promenades le long de la mer que l'artiste découvre les œuvres d'Eileen Gray et Le Corbusier au Cap Moderne à Roquebrune-Cap-Martin (*Les nageurs du Cap Moderne* et *À l'étoile de mer*). Tout comme les peintures de Pierre Bonnard, les œuvres des deux artistes témoignent d'un attachement particulier à leur territoire.



Camila Oliveira Fairclough

Née en 1979 à Rio de Janeiro (Brésil). Vit et travaille à Paris (France).

Avec / Sans, 2018.

Acrylique sur toile, 146 x 97 cm. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris. Photo : Pierre-Olivier Arnaud.

« Les peintures de Camila Oliveira Fairclough se composent d'éléments divers empruntés au quotidien : de choses concrètes, de choses abstraites, de sons suggérés ou transformés en images et de la réappropriation d'images. Et pourtant, sa peinture n'a pas à être lue ou à être décryptée pour être comprise, elle rejoint sans doute en cela le domaine de la poésie. » Galerie Laurent Godin

La technique de Camila Oliveira Fairclough semble par certains aspects exprimer une insouciance qui va jusqu'à laisser visibles les traits de crayon du dessin, comme si le fini et le non fini étaient équivalents. Elle relève bien au contraire d'une grande maîtrise du geste, où toutes les modulations (vitesse du pinceau, quantité de peinture) font l'objet de décisions précises, tandis que la spontanéité est toujours doublée d'une approche analytique instruite de toute l'histoire de la peinture moderne. Pour *Avec / Sans*, l'artiste choisit le motif générique de la flèche, emprunté à un environnement visuel ordinaire et des couleurs acidulées inspirées des publicités de yaourt ou de glace. Les « mots-motifs » dont la typographie est ponctuée de petits cœurs naïfs sont ici opposés, ambigus, à double sens : ils peuvent par exemple nous évoquer le paiement par carte bleue où le principe du « sans contact » nécessite tout de même un contact. Ce tableau a été réalisé pour l'exposition *Everybody's Looking For Something (Money, Love, Food) [Tout le monde cherche quelque chose]*, avec trois thèmes cachés : argent, amour et nourriture à La Salle de Bain, Lyon, 2019. On pourrait donc en déduire les questionnements : Avec ou sans argent ? Avec ou sans nourriture ? Avec ou sans amour ?



sur les murs. Le vide se matérialise ainsi en plein et le-la visiteur-euse évolue physiquement dans l'œuvre en se confrontant à sa sensorialité. Les ouvertures s'apparentent à des portes et fenêtres, et le motif de la bande blanche verticale de 8,7 cm, son outil visuel récurrent, se décline dans les embrasures.

La Cabane, invitation à la déambulation et à l'expérimentation des passages, est un dispositif architectural qui multiplie les points de vue et les jeux de reflets. Elle n'est pas seulement appliquée au mur, mais « installée dans l'espace ».

Daniel Buren

Né en 1938 à Boulogne-Billancourt. Vit et travaille *in situ*.

La Cabane éclatée aux caissons lumineux colorés, décembre 1999 - janvier 2000

Matériaux mixtes, 303 × 356 × 356 cm avant éclatement. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © DB - Adagp, Paris. Photo : Aurélien Mole.

Fin 1966, Daniel Buren s'associe à Olivier Mosset, Michel Parmentier et Niele Toroni pour une série de manifestations qui vont bouleverser les pratiques artistiques et dénoncer l'obsolescence des lieux d'exposition à Paris à cette époque, notamment les salons. Il utilise pour ses peintures des toiles qui sont des tissus pré-rayés et intervient de façon minimale. Il passe ensuite d'un travail sur la peinture à un travail sur l'espace et le contexte en utilisant des bandes verticales de 8,7 cm de large alternativement blanches et colorées qui deviennent ce qu'il a dénommé un « outil visuel ». Cet invariant va se retrouver en des matériaux de toutes sortes : tissu, bois, verre, pierre, cuivre, ciment, miroir, plastique... et confronté à des milliers de variables dans des lieux publics ou privés, extérieurs ou intérieurs.

Daniel Buren a commencé un travail sur les cabanes en 1975, en déplaçant une installation qu'il avait préalablement pensée *in situ*. Tantôt abordée comme une peinture, tantôt conçue comme une sculpture, la cabane vise à révéler le lieu dans lequel elle se trouve.

Pièce maîtresse du musée, *La Cabane éclatée aux caissons lumineux colorés* se présente comme un cube dont certaines parties ont été projetées

Olivier Vadrot

Né en 1970 à Semur-en-Auxois (France). Vit et travaille entre Beaune et Marseille (France).

Une salle se déploie autour d'un ensemble de maquettes réalisées par Olivier Vadrot entre 2015 et 2023 pour des projets destinés à l'espace public (jardins, places, universités, musées, etc).

Diplômé de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Lyon, Olivier Vadrot a été l'assistant de l'architecte japonais Shigeru Ban, pour ses premiers projets en France aux débuts des années 2000. Il a également assisté Daniel Buren dans la réalisation de « Construction », une installation *in situ* présentée au centre d'art Le Consortium à Dijon en 1998. Les réalisations d'Olivier Vadrot ont pour point commun une échelle quasi architecturale. Elles questionnent les modalités de diffusion de l'art aujourd'hui, qu'il s'agisse d'œuvres visuelles, sonores ou textuelles.

« La trajectoire d'Olivier Vadrot s'est déterminée à la croisée de nombreux domaines : l'architecture, le design, le commissariat et la scénographie d'exposition, la scène théâtrale et musicale. En parallèle de ses études en architecture, il se lance dans l'aventure collective du Théâtre Pluzdank. Il cofonde le centre d'art contemporain La Salle de bains à Lyon puis le groupe Cocktail Designers au sein duquel il conçoit plusieurs dispositifs d'écoute pour des labels musicaux. Son séjour à la Villa Médicis (2012-2013) en tant que scénographe marque un important tournant dans son parcours, qui le conduit à faire des relevés dans la plupart des édifices de spectacles antiques. Sa pratique personnelle s'est récemment affirmée en se recentrant autour de micro-architectures permettant de faire assemblée. Si certains de ces dispositifs sont nomades et éphémères, d'autres ont été plus durablement implantés dans l'espace public [...] ». Tony Côme

Drapeaux, 2018.

Bois peint et médium peint, 3,5 × 49,5 × 39 cm. Maquette d'un plafond acoustique pour le nouvel hôtel de police de Tourcoing (projet réalisé). Concours pour le 1% artistique du nouvel hôtel de police de Tourcoing. Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Olivier Vadrot / Cnap. Photo : Yves Chenot.

Aujourd'hui défini suivant trois couleurs – Pantone Reflex Blue, Pantone Safe et Pantone Red 032 – le drapeau français a connu de nombreuses variations au cours de l'Histoire. C'est cette évolution visuelle – dont témoignent de nombreux artistes tels que David, Delacroix ou Monet – que ce projet propose d'explorer. Se saisissant du plafond du hall du nouvel hôtel de police à Tourcoing, *Drapeaux* est une solution acoustique, inspirée des petits volumes prismatiques qui tapissent les parois des salles d'enregistrement de musique. Jouant sur la répétition, ces petits éléments en mousse absorbante recouverts de tissu sont répartis de manière irrégulière sur la surface du plafond afin de créer des formes organiques, abstraites et multicolores.

Précisions sur les vagues, 2018.

Contreplaqué de peuplier, métal, médium, feutre, fil nylon, mousse noire et ficelle, 20 × 42,8 × 42,8 cm. Maquette pour une installation sonore intitulée *Précisions sur les vagues #2*, de Célia Houdart (mise en scène) et Sébastien Roux (compositeur), 2009 (projet réalisé). Œuvre réalisée *a posteriori* de l'installation, pour l'exposition Minimo au FRAC Franche-Comté à Besançon en 2018. Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Olivier Vadrot / Cnap. Photo : Yves Chenot.

Inspiré par les formes organiques du monde marin, *Précisions sur les vagues* est un dispositif scénographique réalisé sur mesure pour le paysage sonore éponyme de Célia Houdart et Sébastien Roux. Relativement petite - quatre mètres de diamètre - la structure en bois est conçue comme une forme creuse et circulaire dans laquelle des lattes de métal – coupées en forme d'hélice – semblent onduler comme des algues. Un clin d'œil aux lampes Fun du designer danois Verner Panton (1964), les éléments scintillants forment un rideau enveloppant et rigide qui dissimule les haut-parleurs placés au centre et empêchent tout vis-à-vis possible entre les visiteurs. Servant de cadre à l'ensemble, dix petites alcôves – chacune isolée par un mur mince – invitent les spectateurs à s'approcher, à s'asseoir et à écouter la boucle sonore.

La Guérite de Marie, 2017.

Balsa, feutre, plexiglas et épingles, 31,3 × 38,5 × 25,2 cm. Maquette d'une microarchitecture destinée à l'accueil et à la médiation pour l'espace d'art contemporain La Tôlerie à Clermont-Ferrand (projet réalisé). Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Olivier Vadrot / Cnap. Photo: Yves Chenot.

La Guérite de Marie est une petite architecture gigogne conçue pour le centre d'art La Tôlerie à Clermont-Ferrand, dans le but d'apporter confort et chaleur au personnel d'accueil. Légèrement surélevée du sol, la structure en bois est percée de trois grands pans transparents en polycarbonate, tandis que ses deux parois latérales sont équipées de rideaux escamotables en feutre. Véritable petite machine à travailler, *La Guérite de Marie* repose sur un jeu de miroitement entre l'intérieur et l'extérieur. Ainsi, les deux façades opposées - pensées comme des surfaces à vivre - annoncent, par leurs structures et fonctions, l'espace intérieur doté d'un long bureau et d'étagères.

The Art Bookshop Project, 2017.

Balsa, medium peint et capot en Plexiglas, 14,8 × 29,1 × 26,4 cm. Maquette de l'espace d'accueil / exposition de l'espace d'art contemporain Kunstverein Milano, Milan (projet réalisé). Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Olivier Vadrot / Cnap. Photo: Yves Chenot.

Mettant fin aux sept années d'itinérance de Kunstverein Milano – une plateforme curatoriale multidisciplinaire – *The Art Bookshop Project* est une petite bibliothèque autonome et flexible en bois installée dans le nouveau quartier général de l'association à la Fabbrica del Vapore à Milan. Espace d'exposition et de rencontre, le projet – composé d'une estrade, d'une cimaise et de plusieurs espaces de stockage – s'inscrit dans la série des structures gigognes entre architectures et mobiliers, tels que *Studiolo* ou *La guérite de Marie*.

Tribune, 2015.

Contreplaqué de peuplier, 29 × 29,3 × 28,3 cm. Maquette d'une tribune mobile destinée à l'accueil du public et à la médiation pour le hall du théâtre des Amandiers à Nanterre (projet réalisé). Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Olivier Vadrot / Cnap. Photo: Yves Chenot.

La silhouette de *Tribunes* s'inspire du théâtre minimaliste conçu par Le Corbusier sur le toit de l'Unité d'habitation, à Marseille (1953). Mais, si la forme demeure semblable à celle de l'architecture du maître suisse, les dimensions et matériaux, ainsi que le design et l'ergonomie ont été complètement repensés. Initialement construit à l'occasion de l'événement « Make it work / Le Théâtre des négociations », au Théâtre de Nanterre-Amandiers en juin 2015, le projet est

composé de sept modules légers et mobiles en bois pouvant voyager ensemble ou séparément. *Tribunes* est un ensemble avant tout multifonctionnel : les panneaux verticaux peuvent être utilisés comme cimaises pour accrocher des œuvres d'art et les gradins détournés en bureau. Avec leur forme encourageant le dialogue et l'échange, elles peuvent ainsi successivement servir pour des conférences, des performances et des expositions. Ces structures ont notamment été présentées lors de l'événement « Summer Camp 2015 » au Centre National de la Danse à Pantin et utilisées pour l'exposition « Auteurs présumés » organisée par Chloé Grondeau et Émilie Roi à la Galerie des Étables à Bordeaux (2015).

A square called a ring, 2018.

Bois et textile bleu, 5,1 × 35,3 × 35,3 cm. Maquette d'une sculpture conçue pour l'exposition « Buongiorno Blinky », Cantieri Culturali Della Zisa, Palerme, 2013 (projet réalisé). Maquette produite a posteriori pour l'exposition *Minimo* au FRAC Franche-Comté, à Besançon, en 2018. Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Olivier Vadrot / Cnap. Photo: Yves Chenot.

Organisée par l'association culturelle sicilienne ZAN (Zisa Arti Contemporanee) à Palerme en 2013, l'exposition collective « Buongiorno Blinky » rendait hommage à l'artiste allemand Blinky Palermo (1943 - 1977) à travers les travaux d'artistes contemporains. Un clin d'œil au pseudonyme de l'artiste emprunté à celui d'un boxeur américain, *A square called a ring* s'apparentait plus à une scène de théâtre qu'à un ring de boxe. Mais tout est dans le point de vue. Poussant l'assimilation à son paroxysme, la structure – une large plateforme carrée (1 × 7 × 7 m) recouverte d'une bâche bleue et éclairée par un puissant et unique projecteur – était installée dans un vaste hangar de manière à n'être visible que de loin par les visiteurs. Cette distanciation renforçait ainsi la notion de mise en spectacle commune aux mondes de la boxe et de la performance artistique.

Circo Minimo Collection, 2018.

Contreplaqué de bouleau, 5 plis, 12,2 × 54 × 250 cm. Maquettes d'étude au 1/10e : maquettes de variations de Circo Minimo, à partir de mesures de gradins réalisées sur différents sites archéologiques : Circo Minimo, Syracuse (Sicile), Byllis (Albanie), Velia (Campanie), Marseille. Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Olivier Vadrot / Cnap. Photo: Yves Chenot.

Pensée comme l'évolution naturelle du *Circo minimo* – un projet initialement développé entre 2012 et 2013, lors d'une résidence à la Villa Médicis, à Rome (Italie) – *Circo minimo Collection* est une série de petits théâtres nomades et auto-



Drapeaux, 2018.



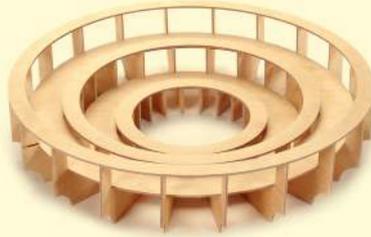
A square called a ring, 2018.



Orchestre, 2018.



Précisions sur les vagues, 2018.



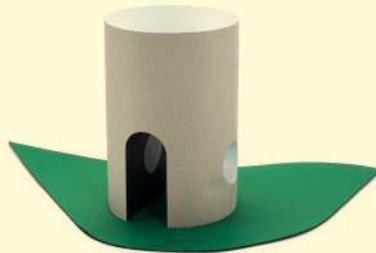
Circo Minimo Collection, 2018.



La Veille, 2018.



La Guérite de Marie, 2017.



Camera Obscura, 2017.



The Art Bookshop Project, 2017.



Conversations, 2018.



Stadio, Maquette, 2021.



Tribune, 2015.



Le Vertugadin, 2015.

nomes. Basée sur les relevés précis de monuments historiques existants tels que le théâtre de Priène en Turquie, celui de Syracuse en Sicile ou encore le théâtre Byllis en Albanie, chaque architecture possède une silhouette caractéristique, s'exprimant par le dimensionnement de ses gradins, son diamètre et sa hauteur. L'utilisateur-riche peut ainsi s'asseoir dans la même posture que sur les gradins de l'édifice d'origine. Actuellement au nombre de cinq, ces théâtres sont fabriqués en contreplaqué de peuplier afin d'être plus facilement assemblés, démontés et transportés.

Camera Obscura, 2017.

Papier et medium, 27 × 59,5 × 36 cm.

Maquette d'un pavillon en pierre permettant l'expérience du sténopé. Fabriquée pour le 1% artistique du Centre européen de recherche en imagerie médicale à Marseille (projet non réalisé). Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Olivier Vadrot / Cnap. Photo : Yves Chenot.

Haute de 4 mètres, *Camera Obscura* est un pavillon imaginé pour le jardin du CERIMED à Marseille, qui proposait aux visiteur-euses de faire l'expérience de la *camera obscura*, un instrument optique permettant la projection d'une image renversée sur une surface plane. Semblable à *La tour rouge* peinte par l'artiste italien Giorgio de Chirico en 1913, *Camera Obscura* devait être une sculpture cylindrique en grès rose, soulignée d'un long banc curviligne dans le même matériau. Deux larges *oculi* coniques taillés dans la pierre et se terminant chacun par un minuscule interstice de 5 mm de diamètre devaient permettre le passage de la quantité de lumière nécessaire au succès de l'illusion.

Conversations, 2018.

Pierre massive, 27,8 × 16,2 cm (cône), 6,5 × 30 cm (socle avec cylindres), 17,2 × 8,4 × 11,4 cm (élément en L). Maquette d'un mobilier sculptural conçu pour le parvis de la maison de l'enfance et de la jeunesse La Passerelle à Roissy-en-France (projet réalisé). Concours 1% artistique. Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Olivier Vadrot / Cnap Photo : Yves Chenot

Conçu pour le jeune public de La Passerelle à Roissy-en-France - un espace d'accueil destiné aux enfants - *Conversations* consiste en trois éléments en pierre massive - le « Trône ventriloque », le « Cockpit rose » et le « Conseil des sièges » - oscillant entre sculptures et objets fonctionnels. Réalisé en pierre volcanique d'Auvergne, le « Trône ventriloque » possède une assise double permettant à deux enfants de s'asseoir dos à dos sans se voir. Connectés l'un à l'autre par un simple trou de 5 cm de diamètre, situé dans la petite niche qui forme le dossier, les deux enfants peuvent ainsi échanger leurs secrets. Il en va de même pour le

« Cockpit rose », un cône régulier telle une mine de crayon, percé de quatre trous et réalisé en grès des Vosges. Enfin, le « Conseil des sièges » est un ensemble de dix petits tabourets cylindriques et de tailles variées, disposés en cercle sur un podium circulaire autour d'un feu imaginaire. Tel un « Stonehenge » miniature, ce dernier est à la fois un lieu pour échanger, se raconter des histoires, débattre mais aussi jouer.

Le Vertugadin, 2015.

Balsa, carton, tubes d'aluminium, fils et maille d'acier, textile, papier plié, fil de nylon et acier, 24 cm de haut × 37,5 cm de diamètre. Maquette d'un kiosque de jardin démontable, adaptable et nomade pour le parc Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville (projet réalisé). Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Olivier Vadrot / Cnap. Photo : Yves Chenot.

Au croisement entre une fabrique de jardin, un théâtre et un carrousel, *Le Vertugadin* est une synthèse de mondes entremêlés : l'architecture et la performance. Avec deux épais rideaux en guise de façade, la structure est une invitation à l'interaction. Ouvert, il devient une fenêtre, un cadre introduisant la nature environnante. Fermé, il se fait espace intime, sombre et tranquille. Se transformant successivement en kiosque à musique, en scène de théâtre et en salle de bal (il peut en effet être réduit à une simple estrade) *Le Vertugadin* est une architecture plurifonctionnelle qui se renouvelle au gré des besoins. Nomade, sa structure légère et simple à assembler – composée d'un sol de forme hexagonale, de six poteaux en acier fins et couronnée d'une toiture plissée en polyester – est un clin d'œil contemporain aux pavillons du XVIIIe siècle qui ponctuent le parc Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville.

Orchestre, 2018.

Merisier massif et teinte noire, 9 × 209 × 96 cm. Maquette de rendu pour la réalisation du 1% artistique concernant les nouveaux bâtiments de l'Université de Lettres et Sciences humaines Aix-Marseille à Aix-en-Provence (projet réalisé). Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Olivier Vadrot / Cnap. Photo : Yves Chenot.

Réalisée en pierre de lave massive et en marbre, *Orchestre* est une famille de 26 assises urbaines en forme de lettres installée sur le parvis des nouveaux locaux de l'Université des Lettres et Sciences Humaines d'Aix - Marseille, à Aix-en-Provence. S'inscrivant dans une ellipse imaginaire, l'ensemble, à la géométrie simple, est un rappel évident à l'orchestre : la première rangée de gradins donnant sa forme curviligne à l'amphithéâtre antique. Lieu de dialogue dans la ville, le projet est aussi un clin d'œil à l'histoire de l'écriture, qui – de la Pierre de Rosette aux hiéroglyphes – est inscrite dans la roche.

La Veille, 2018.

Résine, impression 3D, tissu, laiton et plastique collé, 18 x 86 x 68 cm. Maquette réalisée *a posteriori* de l'installation, pour l'exposition *Minimo* au FRAC Franche-Comté à Besançon en 2018 : maquette pour une installation sonore intitulée *La Veille*, de Célia Houdart (auteure) et Sébastien Roux (compositeur), 2013. (projet réalisé). Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Olivier Vadrot / Cnap.

Pensée comme un paysage sonore immersif au crépuscule, *La Veille* est une fiction sonore de 30 minutes, imaginée par Célia Houdart et Sébastien Roux. De forme irrégulière, l'espace est délimité par un tissu opaque qui enveloppe et isole les visiteurs-euses de la réalité. Véritable transposition spatiale du principe d'acoustique – un concept développé par le compositeur français Pierre Schaeffer, impliquant l'utilisation de sources sonores cachées – le dispositif accueille une fois par jour un chœur qui envahit les couloirs et se mêle à l'ensemble. L'obscurité qui entoure la structure permet non seulement de dissimuler les dispositifs sonores mobiles placés à distances variables mais également de renforcer l'effet cocon créé par la fine membrane. *La Veille* a notamment été présentée au Centre culturel ABC à La Chaux-de-Fonds (Suisse), en 2017.

Stadio, Maquette, 2021.

Contreplaqué de bouleau et frêne, 12 x 29,6 x 56,6 cm. Maquette du projet du même nom réalisé au Mrac Occitanie à Sérignan en 2022. Don de l'artiste. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Olivier Vadrot / Cnap. Photo : Olivier Vadrot.

À l'image de la scène mobile déjà conçue par l'artiste pour les jardins de la Villa Médicis à Rome, *Stadio* a pour finalité le partage, en permettant à ses utilisateurs de se tenir ensemble, sans présence spatiale et donc sociale. Un espace avant les salles d'expositions, un lieu d'échanges, de pause ou d'introduction, une installation avant tout à vivre, à faire vivre, et à s'approprier par l'ensemble des visiteurs-euses du musée.

Stadio fait écho à un édifice rare de la Renaissance, le teatro all'Antiqua, reconstitution imaginaire des premiers théâtres en bois de l'Antiquité. Très peu sont parvenus jusqu'à nous, il n'en subsiste que trois : Parme, Sabbioneta et Vicence. Le banc et les formes de gradin reviennent régulièrement dans les réalisations d'Olivier Vadrot. L'installation au rez-de-chaussée du Mrac devient un dispositif pouvant servir de support dans le cadre de différents usages (conférence, lecture, discours, performance, réunion, exposition, accueil).

Les maquettes d'Olivier Vadrot sont présentées sur un unique grand plan horizontal, qui scinde l'espace de la salle en deux. Le projet – au sens de « travail préparatoire » – est l'idée qui a guidé l'artiste dans un choix d'œuvres de la collection

qui pouvaient prendre place aux côtés de ses maquettes. On y retrouve des formes qui s'apparentent à des assemblages (Tobias Rehberger, Genêt Mayor), des échantillons de matière (Delphine Coindet), des photos de chantier (Bruno Serralongue), des schémas structurels (Xavier Veilhan), un dessin d'implantation (Daniel Buren), des recherches programmatiques et des mises en situation (Marie-Ange Guilleminot), des images documentaires (documentation céline duval, Loïc Raguénès).

Ce rapprochement n'est pas totalement inédit puisque certaines de ces œuvres étaient précédemment installées dans l'atelier de l'artiste à Beaune, en Bourgogne. Il en a fait don au musée récemment.



Olivier Mosset

Né en 1944 à Berne (Suisse). Vit et travaille à Tucson (États-Unis).

Sans titre, 2016.

Tôle d'inox polie miroir pliée sur châssis, 219 × 218 cm. Collection d'Olivier Vadrot. Photo : Aurélien Mole.

Olivier Mosset poursuit une recherche ininterrompue sur le devenir de la peinture à travers l'abstraction géométrique et la pratique du monochrome. Membre du groupe B.M.P.T de 1966 à 1967 aux côtés de Daniel Buren, Niele Toroni et Michel Parmentier, réunis par un commun rejet de la peinture dominante et du culte de l'artiste, ils exposent leur volonté de rupture au travers d'œuvres anonymes et interchangeable. À cette période, c'est la forme choisie qui devient signature ; pour Olivier Mosset un cercle noir de 15,5 cm de diamètre et de 3,25 cm d'épaisseur, peint au centre d'un carré de 1 mètre × 1 mètre. Olivier Mosset est l'un des seuls peintres européens à être associé tour à tour au contexte artistique et critique français, suisse mais aussi à celui de la peinture américaine, notamment aux mouvances de la « Radical Painting » et du « Néo-géo ». Depuis, il poursuit un travail cohérent autour des questions de signature, d'appropriation et de répétition.

Cette tôle d'inox polie évoque des lames de cutter, agrandies au point de devenir une forme abstraite trapézoïdale. À la lisière de la sculpture, ces tableaux évoquent les *shaped canvases* (toiles découpées) qu'Olivier Mosset réalise à partir des années 1990. La surface réfléchissante des tôles polies vient ici remplacer la matière picturale et créer ainsi une multitude de points de vue possibles par un jeu de miroir et de reflets, dialoguant également avec les autres œuvres de la salle d'exposition qui s'y reflètent.



Xavier Veilhan

Né en 1963 à Lyon. Vit et travaille à Paris.

Sans titre (Dom'ino), 1993.

Huile sur toile, 97 × 130 cm. Collection Olivier Vadrot. © Veilhan / ADAGP, Paris. Photo : Aurélien Mole.

« Qu'il emploie la photographie numérique, la sculpture, la statuaire publique, la vidéo, l'installation ou même l'art de l'exposition, Xavier Veilhan architecture ses œuvres autour d'une même colonne vertébrale : les possibilités de la représentation. [...] L'histoire de la modernité le fascine et particulièrement celle de l'architecture ainsi que les questions de modernité et de progrès technique. » Bénédicte Ramade.

C'est la raison pour laquelle il développe « Architectones », une série d'interventions artistiques dans des lieux majeurs de l'architecture moderniste. En 2013, c'est au MAMO, Centre d'art installé dans la célèbre Cité Radieuse de Le Corbusier à Marseille, qu'il présente un ensemble d'œuvres produites pour l'occasion mais aussi l'œuvre plus ancienne *Sans titre (Dom'ino)*. Cette toile rend hommage à l'histoire de l'architecture moderne et à la maison *Dom-Ino* imaginée et brevetée par Le Corbusier et Pierre Jeanneret en 1914. Complètement indépendante des fonctions du plan de la maison, l'ossature portante est composée d'un système poteaux-poutres qui permet une grande liberté d'aménagement des plateaux. La maison est fabriquée en éléments standard combinables les uns avec les autres. Combinant une allusion à *domus* (latin pour maison) et aux pièces du domino, la maison *Dom-Ino* évoque des unités de maisons qui pourraient s'aligner comme des dominos. Xavier Veilhan reprend le dessin des architectes pour « représenter le célèbre module de béton sans les escaliers, lui faisant perdre son échelle. La couleur choisie évoque le minium antirouille, une couleur utilitaire liée au monde de l'industrie. »



Loïc Raguénès

Né en 1968 à Besançon (France). Décédé en 2022 à Douarnenez (France).

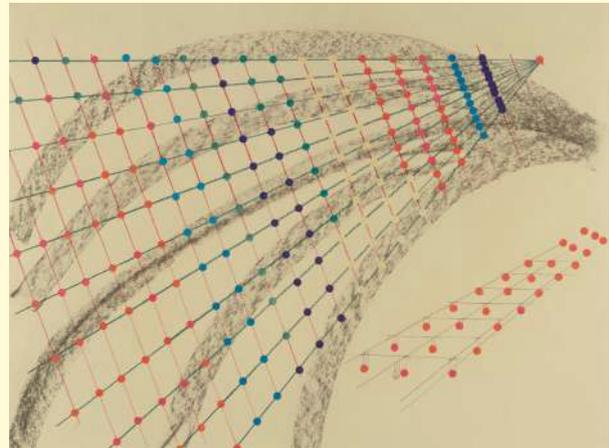
Cabanon, 2004.

Acrylique sur toile, 96 x 125 cm. Don d'Olivier Vadrot. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. Photo : Aurélien Mole.

« Avec une simplicité de moyens et une grande élégance, la pratique picturale néo-pointilliste de Loïc Raguénès consistait à user de clichés photographiques et à en poursuivre, à sa manière et à divers degrés, leur élaboration. Loïc Raguénès décomposait informatiquement des photographies en leur appliquant une trame de demi-tons, puis peignait et coloriait minutieusement le résultat avec des teintes monochromes légères, accentuant encore la dimension abstraite de l'image. [...]. Patiemment, l'artiste copiait à la main, en gros pointillés et, en somme, en imitant la trame d'imprimerie, des images puisées dans les magazines ou dans les livres d'art. » Judicaël Lavrador

Cabanon fait partie des premières peintures acryliques réalisées par l'artiste, quelques mois après son exposition au centre d'art la Salle de bains à Lyon, dirigée alors par l'artiste et designer Olivier Vadrot. Ce dernier l'invitant à travailler dans son atelier à Beaune, Loïc Raguénès s'intéresse alors à des architectures telles que *San Cataldo* d'Aldo Rossi mais aussi à des constructions plus éphémères, référence à un habitat traditionnel : tente, tipi, yourte, grotte, igloo, cabane, case, caravane, hutte, etc.

« L'architecture représentée est une architecture des origines, elle véhicule dans nos imaginaires un archétype de la vie dans la nature et une identité culturelle particulière. Ces œuvres s'inspirent des paysages de genre qu'on pouvait trouver autrefois encadrés dans les trains de voyageurs-euses. » Loïc Raguénès



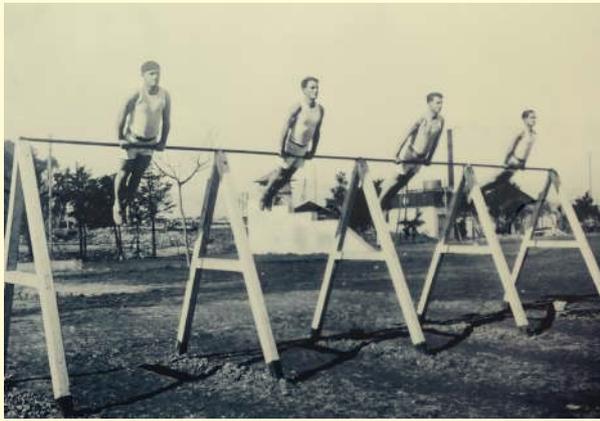
Daniel Buren

Né en 1938 à Boulogne-Billancourt. Vit et travaille *in situ*.

Sans titre, Étude pour Rayonnant, 1999.

Encre et crayon gras sur papier, 29,7 x 42 cm chaque. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © DB - Adagp, Paris. Photo : Jean-Paul Planchon.

À l'origine du concept d'œuvre *in situ*, Daniel Buren développe depuis les années 1970 une conception de l'œuvre qui n'est plus objet, mais modulation de l'espace. Ses installations créent des interactions poétiques et dynamiques entre l'art, l'architecture, qu'elle soit muséale ou urbaine, et les spectateur-rices. Il a produit plus d'un millier d'installations dans l'espace public en France et dans le monde, de la Cour d'honneur du Palais Royal à Paris à la place des Terreaux à Lyon mais aussi en Allemagne, au Japon, en Italie ou en Espagne. Entre 1999 et 2002, Daniel Buren a réalisé une commande publique sur les pourtours de la salle de spectacle La Cigalière à Sérignan intitulée *Rayonnant : Travail in situ* en collaboration avec l'architecte Nicolas Guillot. Des lignes et des piliers se déploient en éventail de part et d'autre du bâtiment épousant la forme triangulaire de la topographie du lieu. Les piliers, en métal déployé, s'illuminent la nuit dans une variation de couleurs. À l'occasion de l'inauguration de cette commande publique en 2002, dans le cadre de l'exposition *De quelques souvenirs : avant et après* à l'Espace d'art contemporain Gustave Fayet à Sérignan, Daniel Buren a présenté des photographies, diaporamas, dessins et maquettes. Théoricien de son propre travail, il considère ces éléments tout aussi importants que l'œuvre en soi, les concevant comme un étirement de l'œuvre d'art, à laquelle il associe toujours la méthode de l'archivage permanent. C'est suite à cette exposition, que l'ensemble de dix dessins préparatoires *Sans titre, Étude pour Rayonnant* est entré dans la collection du musée.



documentation céline duval

documentation céline duval a été créée en 1999.

Le grand A, 2011.

Encre et polymère sur PET, 119 x 171,5 cm.

Collection du Mrac Occitanie, Sérignan.

© documentation céline duval. Photo : Jean-Paul Planchon.

Constituant depuis plusieurs années un fonds iconographique qui va de la photographie amateur et archives privées aux images de diffusion publique, documentation céline duval porte un regard sur notre monde à travers sa production d'images. D'abord collectée puis rejouée par sélection, classement ou encore juxtaposition, cette matière visuelle rejoint un projet utopique d'encyclopédie composée sur les stéréotypes photographiques et la récurrence d'éléments révélateurs. Mais loin de circonscrire son œuvre dans une unique dimension anthropologique, documentation céline duval révèle l'extraordinaire vitalité des structures qui composent intentionnellement ou culturellement ces images.

Cette œuvre fait partie d'un ensemble de 54 photographies appartenant à la « série des trophées ». Au centre de cette série est mis en valeur le corps des personnes, seules ou en groupe, pratiquant sur leur temps libre un exercice physique. À travers ces images, ce sont les forces et la recherche photogénique de la mise en scène de la pose classique, voluptueuse qui sont mis en avant. Les images de documentation céline duval issues de son travail de classement sont ensuite traitées à l'ordinateur pour en évincer les traces, les poussières et les rayures, les libérant ainsi de toute nostalgie. Car il ne s'agit pas d'une rétrospective sentimentale sur le temps passé, mais d'un regard clair sur notre langue iconographique et sur sa rhétorique. Pourtant, comme nous utilisons ces images pour nous voir, nous souhaiterions cependant nous y reconnaître. Ainsi, la collection de trophées en 54 images forme des propositions qui écrivent une nouvelle histoire du regard et du langage iconographique.



Marie-Ange Guillemot

Née en 1960 à Saint-Germain-en-Laye (France).

Vit et travaille à Paris (France).

Projet de plage pour Sérignan, 2006.

Encre de chine sur papier japon, 24,7 x 34 cm

chaque. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan.

© Adapp, Paris.

L'objet est au centre du travail de Marie-Ange Guillemot. Elle le transforme et lui attribue de nouvelles fonctions à la fois objet du quotidien et œuvre d'art.

Le Projet de plage pour Sérignan est un ensemble de 17 dessins qui traduit le projet initié en 2001 suite à l'invitation du maire de Sérignan. Lors de sa première visite, en découvrant la plage de Sérignan, naît le désir de créer un mobilier et une architecture saisonnière. Ses œuvres font référence aux traditions séculaires comme l'art de l'origami. Elle mène une recherche scientifique et multiplie les relevés qui prennent l'aspect d'un dessin, dont les formes s'apparentent à des mobiliers ou à une architecture. « L'Oursin » évolue au gré des plis de l'état minimal (pouf, méduse, etc.) au déploiement monumental (toit, parachute) comme ici la forme d'une tente à monter. Gonflé comme un ballon dirigeable, il évoque les égagropiles ou pelotes de mer, ces boules de posidonies séchées sur le sable. Le « bar du paravent » se prête aussi aux modifications. Ses œuvres impliquent une manipulation ou un changement de forme et de vocation d'une présentation à l'autre comme « le Paravent » qui fut salon de massage. Elle invente différentes configurations de la forme en « dune ». Le « Paravent » se retrouve confronté aux images de sa structure dodécagonale, prises à différents moments de son histoire et prêt à s'activer avec la présence des spectateurs-rices. Ces options des objets inventés ouvrent des champs de possibles et réinventent le réel. L'artiste soumet ainsi le paysage à son entreprise de transformation.



Tobias Rehberger

Né en 1966 à Esslingen am Neckar (anciennement République fédérale d'Allemagne). Vit et travaille à Francfort-sur-le-Main (Allemagne).

Tollhaus Studio Window, 2006.

Plexiglas, MDF laqué, 238 × 97 × 4,5 cm. Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Tobias Rehberger / Cnap. Photo : Aurélien Mole.

L'œuvre de Tobias Rehberger se caractérise par une grande diversité de médiums et, faisant fi des barrières de genre, associe les domaines de la peinture, de la sculpture, du design, du graphisme et de l'architecture. En se basant sur un répertoire d'objets quotidiens, Tobias Rehberger explore les frontières entre la fonctionnalité et l'esthétique. L'artiste adapte les classiques du design et les œuvres d'art modernes au même titre que des objets quotidiens et banals, qui trouvent un nouveau contexte sous une forme distanciée ou dans une matérialité inaccoutumée. Avec cette fenêtre accrochée au mur comme un tableau, l'artiste reprend un grand thème de l'histoire de l'art. Devenue un sujet à part entière, la fenêtre permet au peintre de représenter le monde extérieur. Tobias Rehberger renverse cette tradition en créant une fenêtre en volume, oscillant entre art et design, abstraction et figuration. *Tollhaus Studio Window* n'est qu'un trompe-l'œil : son châssis est de guingois, l'œuvre imite les matériaux industriels de construction et ne s'ouvre sur aucune perspective, seulement le blanc du mur. La superposition de plaques de plexiglas colorés et ajourés, aux découpes irrégulières, offre un jeu de transparences, comme autant de possibilités de projection.



Bruno Serralongue

Né en 1968 à Châtelleraut (France). Vit et travaille à Paris (France).

Groupe (Hillview Residential Quarter, Jinan, 08.08.2004), 2004. De la série « Groupes de travail ».

Tirage Ilfochrome, 40 × 50 cm. Tirage : 1/3 + 2 épreuves d'artiste. Don d'Olivier Vadrot. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan.

Situé entre photographie et arts plastiques, le travail de Bruno Serralongue interroge les conditions concrètes de production, de diffusion et de circulation de l'image médiatique, ses usages et son statut. Son protocole consiste à sélectionner ses sujets à partir des informations diffusées dans les médias avant de parcourir le monde au gré de son intérêt pour les événements qu'il a repérés. Au-delà de l'événement, ses images (et ses textes) se concentrent sur les interstices de l'information, sur ce qui se passe dans les coulisses. Les sujets sont abordés avec un traitement spécifique de l'image, notamment grâce à la précision détaillée de la chambre photographique.

La photographie *Groupe (Hillview Residential Quarter, Jinan, 08.08.2004)* fait partie de la série « Groupes de travail », qui rassemble notamment des images prises en Chine en 2004. Ces photographies reprennent les codes convenus de la photographie de groupe, montrant efficacement l'appartenance d'individus à une communauté, une entreprise, et bien sûr à une famille. On ressent chez certaines personnes photographiées de la gêne mais également une certaine fierté.

« Les photographies de Bruno Serralongue s'inscrivent dans le cadre d'une enquête sur le réel. [...] Sans carte de presse, Bruno Serralongue est contraint de se situer aux marges de l'événement. Il oppose ainsi d'autres images aux photographies archétypes diffusées internationalement par les agences de presse. Si l'écart entre le temps du réel et le temps de sa représentation est l'une des caractéristiques de la photographie, Bruno Serralongue renforce cet écart par son activité dans le champ de l'art. Nous ne percevons pas les images qu'il nous donne à voir dans une actualité : elles appartiennent déjà à l'histoire. » – Pascal Beausse.



Delphine Coindet

Née en 1969 à Albertville (France). Vit et travaille à Lausanne (Suisse).

***Tapis*, 2002.**

Aluminium brossé, 280 cm de diamètre. Collection Olivier Vadrot. Photo: Aurélien Mole.

Delphine Coindet réalise des sculptures qui se caractérisent par leur ambivalence et jouent de leur proximité avec le design, l'architecture, le décor ou l'accessoire de théâtre. D'autres pièces semblent matérialiser dans notre espace réel des dessins et symboles destinés aux écrans numériques. Ce langage plastique est au service de narrations, intimes ou politiques.

L'œuvre intitulée *Tapis* est un tapis en acier. Elle est réalisée à partir de morceaux de carlingue de sous-marin. C'est une pièce au sol sur laquelle on peut marcher dessus comme étaient pensées certaines œuvres de l'artiste américain minimaliste Carl André. Delphine Coindet se réfère à l'univers scientifique et à ses méthodes de recherche comme modèles pour aborder le langage des arts plastiques. Concevant ses pièces à l'aide de logiciels de dessin 2D et 3D, elle conçoit d'abord des dessins et des formes planes qui seront ensuite réalisées en trois dimensions. L'artiste aborde l'objet sculptural et l'exposition par le biais de leur modélisation préalable: devenus objets d'étude, mathématiques et abstraits, ils sont examinés sous tous les angles avant d'être réalisés. Ces formes retrouvent leur place dans l'architecture de l'espace d'exposition. Entre design et architecture, Delphine Coindet cherche à redéfinir le statut de l'œuvre. Les objets qu'elle crée n'ont aucune utilisation, ils ne sont que la mise en réel du dessin. Nous ne sommes plus dans une architecture mais dans un théâtre, où les éléments ne répondent à aucune utilisation. La question de la place des regardeur-euses est soulevée par la possibilité de confondre leur rôle de visiteur-euses, avec celui d'habitant-es, invité-es à marcher sur, et autour d'un mobilier devenu sculpture.



Genêt Mayor

Né en 1976 à Cheseaux (Suisse). Vit et travaille à Lausanne et à Cheseaux (Suisse).

***La tour Belair*, 2013.**

Assemblage de caisses en bois peint, 225 x 50 x 50 cm. Don d'Olivier Vadrot. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Genêt Mayor. Photo: Aurélien Mole.

L'œuvre polymorphe de Genêt Mayor est inclassable, espiègle, joyeuse, ludique et malicieuse. Ses sculptures, assemblages ou dessins s'organisent en un répertoire de supports incongrus et d'objets récupérés que l'artiste orne de couleurs vives, de motifs abstraits ou de textes, laissant apparaître par intermittence des éléments figuratifs, fantastiques et imaginaires. Ses œuvres s'inscrivent dans une pratique quotidienne de récolte et d'assemblage, notamment d'objets trouvés dans la grange familiale qu'il peint, recycle et transforme. « C'est plutôt la question de vider mes granges, vider mes souvenirs. Ces matériaux ont été manipulés par des membres de ma famille qui ne sont plus là aujourd'hui et, pour moi, c'est important de leur donner une nouvelle histoire à travers mes créations ». Le titre *La tour Belair* fait référence au nom de la ferme familiale où il vit et où il puise ses matériaux pour ses œuvres comme ici, des boîtes en bois qu'utilisait son grand-père comme rangements. C'est aussi un clin d'œil à la tour Bel-Air à Lausanne, premier gratte-ciel de Suisse construit en 1931 par l'architecte Alphonse Laverrière.



Fabrice Hyber (Fabrice Hybert, dit)

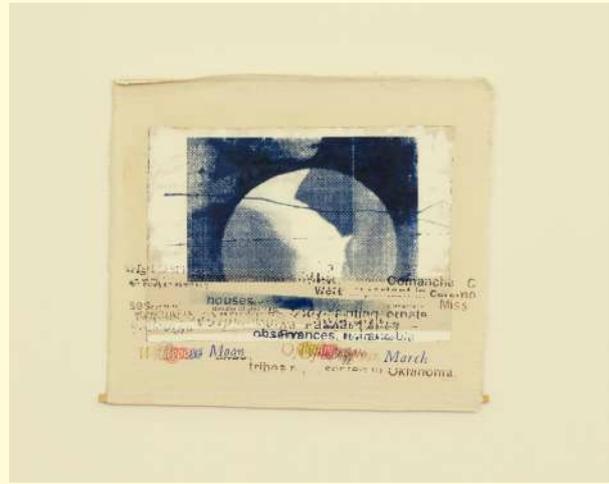
Né en 1961 à Luçon (France). Vit et travaille à Paris (France).

Fantômes, 1989.

Huile et fusain sur toile, 14 tableaux, dimensions variables. Collection du Cnap à Paris, en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris. Photo: Aurélien Mole.

L'activité et la pensée artistique de Fabrice Hyber, qui se définit comme un artiste quantique, sont constamment traversées par les notions de mutation et de transformation. De formation scientifique avant d'entrer à l'École des Beaux-Arts de Nantes, l'artiste conçoit son œuvre sous la forme d'un gigantesque rhizome qui se développe sur un principe d'échos. Il crée des œuvres hybrides à partir de matériaux et de médiums variés: dessins, photographies et objets s'agrègent et se contaminent.

À propos de la série *Fantômes*, Fabrice Hyber relate: « Je cherchais à ce moment-là une nouvelle forme pour montrer ma pensée. J'ai fait l'exercice de repeindre des tableaux pour n'indiquer que l'absence et le souvenir indéfinissable d'image ou de figure... Puis, très vite, ces superpositions sont revenues à des tableaux de « démonstration », que l'on connaît, ou alors, plus tard, aux « paysages mentaux ». Les différents fonds ont donné différents dessins de fantômes. Le dessin est le moyen de mettre en deux dimensions toutes les dimensions ou paramètres de ma pensée. C'est un ensemble charnière entre la représentation d'une image et la figuration d'une pensée. Les fantômes sont la figuration des souvenirs autant que l'image du passé. L'ensemble donne la multiplicité des possibilités. »



Alison Knowles

Née en 1933 à New York (États-Unis) où elle vit et travaille.

Wild Goose Moon O Jibway, 1991.

Peinture sur toile et collage, sérigraphie unique rehaussée, 117 x 132 cm. Collection du Cnap à Paris en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Alison Knowles / Cnap. Photo: Aurélien Mole.

Rare peintre parmi les artistes du mouvement Fluxus dont elle fut membre fondatrice, connue pour ses œuvres sonores, ses performances et ses publications, Alison Knowles nourrit son travail de multiples collaborations. Elle a notamment créé des œuvres avec John Cage et Marcel Duchamp, et a collaboré avec des artistes tels que Robert Filliou, Dick Higgins, Nam June Paik, La Monte Young ou Ben Vautier. Parallèlement, elle développe une pratique des arts graphiques, comme la gravure ou l'impression, et un travail personnel autour de papiers fabriqués, d'objets trouvés et d'assemblages aléatoires.

L'œuvre *Wild Goose Moon O Jibway* s'inscrit dans le cadre des recherches de l'artiste sur la nomenclature des lunes chez les différents peuples natifs d'Amérique du nord. Ici, comme le titre l'indique, il s'agit de la « Lune de l'oie sauvage des Ojibwés » ou Ojibway, peuple autochtone du Canada et des États-Unis appartenant au grand groupe culturel des Anichinabés. Sous l'image de la lune, c'est à travers le sens des mots et les noms des tribus que l'expérience mystique amérindienne trouve sa forme. Partiellement effacés, ils semblent évoquer la disparition et l'invisibilisation de ses populations. L'artiste décline ici un art contextuel où la mémoire s'accompagne d'un vocabulaire plastique à la force tant poétique qu'engagé.



Simon Starling

Né en 1967 à Epsom (Angleterre). Vit et travaille à Copenhague (Danemark).

Project for a Rift Valley Crossing, 2015-16.

A canoe built with magnesium extracted from Dead Sea water and used on the 30th of November 2016 in an attempted crossing of the Dead Sea from Israel to Jordan.

[Un canoë construit avec du magnésium extrait de l'eau de la mer Morte et utilisé le 30 novembre 2016 lors d'une tentative de traversée de la mer Morte d'Israël vers la Jordanie.]

Ensemble de 2 photographies argentiques sur gélatine type LE / virées au sélénium, 103 x 126 cm chaque. Tirage: 3/10 + 1 épreuve d'artiste. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris. Photo: Aurélien Mole.

Les œuvres de Simon Starling s'articulent autour de transformations et d'hybridations. Il tisse des liens entre des temps et des espaces souvent éloignés, s'ancrant dans des réalités concrètes, généralement méconnues. Puissamment poétiques, ses œuvres sont hantées par le passé qui continue d'exister dans le présent. Son travail privilégie l'activité, le « pendant » du geste artistique, et pas uniquement la finalité de l'œuvre exposée. L'objet final devient alors l'indice d'une narration, une « manifestation physique d'un processus de pensée » (Simon Starling).

Project for a Rift Valley Crossing se base sur l'histoire de Frank Kirk, ingénieur aéronautique britannique: dans les années 80, il fabriquait des cadres de vélo très légers en magnésium produit à partir d'eau de mer. Reproduisant ces méthodes, Simon Starling projetait de créer un bateau et de l'utiliser sur la mer ayant servi à le fabriquer. 1900 litres d'eau de la Mer Morte (située dans la Rift Valley, entre la Jordanie, Israël et la Cisjordanie) furent nécessaires pour concevoir le canoë de 90 kg. Géopolitiquement risquée et complexe, la traversée débuta le 29 novembre 2016 (depuis Ein Gedi en Israël vers la Jordanie) mais fut interrompue pour cause d'intempéries. La photographie a permis néanmoins d'enregistrer cette performance inaboutie.



Gérard Traquandi

Né en 1952 à Marseille (France). Vit et travaille à Marseille et à Paris (France).

Points de vue, 1991.

Épreuve sur papier sensibilisé à la gomme bichromatée mélangée à des pigments, 21 tirages uniques, 74 x 61 cm chaque. Collection du Cnap à Paris en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris / Cnap. Photo Yves Chenot.

Gérard Traquandi commence sa production artistique à la fin des années 70 avec des expérimentations photographiques et il réalise des résinotypes noirs, technique qu'il poursuit en parallèle d'une production picturale. Cette invention du XIX^e siècle consiste à mettre en mémoire une image dans une gélatine puis à la révéler en apportant des pigments au pinceau à la surface de l'épreuve donnant aux tirages une véritable matière picturale. La matité des pigments accentue la profondeur veloutée des noirs et des blancs. Par ces interventions manuelles, c'est la relation entre les deux moments de la prise de vue et du tirage qui est en question dans ces compositions.

Dans la série *Point de vue*, la photographie, par sa texture, joue ici de ses liens et affinités avec la peinture. L'artiste s'éloigne ainsi d'une représentation fidèle du paysage au profit d'une approche plus sensorielle à travers laquelle il cherche à transcrire son ressenti face à l'observation de ce qui capte son regard.



Carlos Kusnir

Né en 1947 à Buenos Aires (Argentine). Vit et travaille entre Paris et Marseille (France).

Sans titre, 2004.

Acrylique sur bois, 235 x 153 cm. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris. Photo : Jean-Christophe Lett.

Revendiquant sa liberté, la peinture de Carlos Kusnir refuse le cadre qui enferme. Elle sort du tableau, envahissant l'espace d'exposition. Il y intègre souvent divers objets et matériaux pauvres – tasseaux ou autres supports improvisés, chutes de bois, chaises, balais, rideaux, nappes ou papiers peints. Les peintures de l'artiste peuvent être posées au sol ou bien accrochées au plafond. L'œuvre est ici installée contre le mur, tenant de façon précaire sur des équerres de bois. Le petit oiseau, ajouté en trompe-l'œil, est juché sur le tableau comme il le serait sur le rebord d'une fenêtre ou d'une palissade. La « peinture-installation » crée un dialogue entre brutalité et délicatesse, habileté et maladresse, éclaboussures et maîtrise du geste, figuration et abstraction, réalité et représentation dans une harmonie colorée.

« Il y a une dimension urbaine dans le travail de Carlos Kusnir, comme si sa peinture était traversée par la réminiscence d'affiches à demi décollées qui ornent les murs des villes au point d'en devenir le décor. Mais là où ce sont le temps, le hasard et l'accident, qui décollent les affiches de nos cités, c'est la nécessité qui ordonne la pratique de Carlos Kusnir. Car ce qui semble bancal et léger est le fruit d'un faux hasard profondément maîtrisé, comme si l'artiste voulait donner à son œuvre l'allure d'un accident reconstitué. » Pierre Wat



Nathalie Du Pasquier

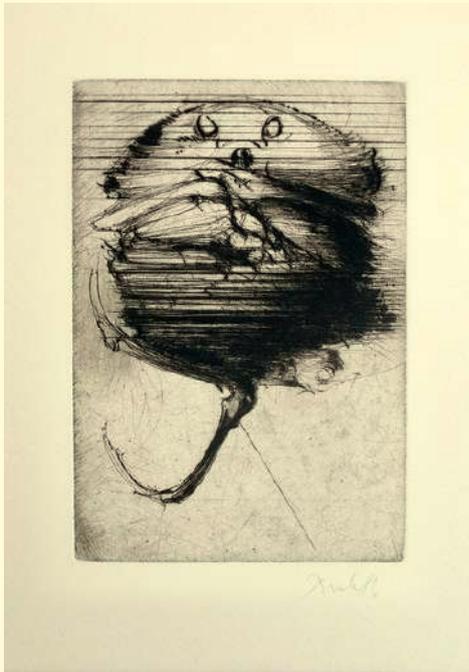
Née en 1957 à Bordeaux (France). Vit et travaille à Milan (Italie).

Cabina, 2021.

Bois, plâtre, carreaux de céramique produits par Mutina (Italie), 300 x 550 x 550 cm. Prêt de l'artiste. © Nathalie Du Pasquier. Photo : Aurélien Mole.

Nathalie Du Pasquier résume ainsi son parcours « [...] J'ai commencé à travailler comme dessinatrice de tissus indépendante, ce qui est une bonne école. Lors de ma participation à l'expérience Memphis entre 1981 et 1987, j'ai aussi dessiné des meubles, des objets et beaucoup d'autres choses qui n'ont jamais été réalisées. Cela a été le moment où j'ai commencé à mettre en place une espèce d'alphabet de signes qui ont réémergé après plusieurs années dans mon travail. En 1987 j'ai peint mes premiers tableaux et ma vie a changé. » La typologie des cabines apparaît dans son œuvre en 1999 et évolue en des formes de plus en plus sophistiquées. Ces espaces permettent de soutenir d'autres œuvres, à l'intérieur et à l'extérieur. L'artiste dit de la pièce qu'elle est comme « une petite maison sans fenêtre, c'est l'intérieur de ma tête dans laquelle sont installées des choses que j'aime ». Elle dit encore : « Plus on vieillit, plus cette installation peut devenir complexe. C'est une opération exempte de nostalgie car les nouveaux objets qui résultent de ces juxtapositions sont complètement nouveaux pour moi aussi. » Citations extraites du mini guide de l'exposition monographique de l'artiste « Campo di Marte », qui s'est tenue au Mrac en 2022.

Depuis l'exposition « Le Retour » en 2023, *Cabina* accueille et combine des œuvres d'autres artistes comme une salle d'exposition dans l'exposition.



Dado (Miodrag Đurić, dit)

Né en 1933 à Cetinje (Royaume de Yougoslavie).
Décédé en 2010 à Pontoise (France).

Des hirondelles et quelques oiseaux connus, méconnus, ou inconnus, 1988.

Pointe-sèche sur papier vélin de Rives, 24 gravures, 32,5 × 22,5 cm chaque.

Extraites du livre du même titre, 102 pages, tirage : 36/75. Texte du Comte de Buffon. Éditions Fata Morgana, Montpellier. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan.

L'artiste monténégrin Miodrag Đurić, dit Dado, arrivé en France en 1956, à l'âge de 23 ans est un des témoins du XX^e siècle. Il travaille chez Patris, un atelier de lithographie où il rencontre Robert Matta et Jean Dubuffet. Il fut l'un des artistes défendus par le galeriste et collectionneur Daniel Cordier, héros de la résistance (secrétaire de Jean Moulin). Enfant, Dado subit les privations et la violence de l'occupation nazie. Cette expérience intime des désastres de la guerre marque toute son œuvre, la frappant de noirceur. Célèbre pour sa peinture (dont les fresques du domaine des Orpellières à Sérignan offrent un exemple saisissant), Dado est également un dessinateur et un graveur infatigable. Fasciné par Buffon (célèbre naturaliste du XVIII^e siècle) et son univers microscopique, fantastique et hybride, Dado lui consacre un grand nombre d'œuvres. En référence à son bestiaire monstrueux, on l'a souvent désigné comme le Jérôme Bosch du XX^e siècle. Devant ses œuvres sur papier, on est saisi par sa virtuosité technique, la qualité du trait, la ligne sûre et appuyée, l'intensité des figures d'un seul trait car le dessin ne supporte aucune hésitation. On lit la naissance d'une forme jusqu'à son épanouissement. Le dessin s'engendre lui-même pour mettre en place un monde énigmatique peuplé de monstres étranges et d'hybridations anatomiques.



Carsten Höller

Né en 1961 à Bruxelles (Belgique). Vit et travaille à Farsta (Suède).

Canary, 2009.

Photogravure à la poudre d'or sur papier, 110 × 80 cm chaque. Tirage : 17/24 + 6 épreuves d'artiste.

Collection du Cnap à Paris en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris / Cnap.

Entomologiste de formation et ornithologue passionné, Carsten Höller travaille au croisement de l'art et de la science, en proposant des expérimentations sur le vivant, le plus souvent dans des installations monumentales mettant en jeu la perception et la participation du public. La série *Canary* est composée de neuf photogravures (ici, cinq exposées). Chacune représente des oiseaux hybrides créés par l'artiste. La sélection présentée ici montre les individus les plus étranges : certains ont des plumes extrêmement ébouriffées, tandis que d'autres ont de drôles de huppées ou sont remarquablement minces. Tous sont des mutations. Rendus stériles par des croisements génétiques contre-nature responsables de leurs panaches atypiques, ils illustrent un phénomène singulier : ils sont à la fois le premier et le dernier de leur espèce. Chaque oiseau a été photographié seul à la manière des portraits de studio classique, puis élevé au rang d'icône par un procédé photographique à la poudre d'or. L'artiste pose la difficile question de la responsabilité éthique des créateurs-rices, artistes ou scientifiques, envers leurs créatures maudites.



Francisco Tropa

Né en 1968 à Lisbonne (Portugal) où il vit et travaille.

Penas, 2012.

Impression jet d'encre sur papier Fine Art, 70 x 50 cm chaque. Épreuve d'artiste, édition à 5 exemplaires et 1 épreuve d'artiste. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Francisco Tropa. Photo : Aurélien Mole.

Artiste majeur de la scène portugaise, Francisco Tropa développe un univers aussi complexe que fascinant associant différents médias : sculptures, peintures, dessins, photographies, projections d'images, performances et multiplie les références à la littérature, l'histoire de l'art, la science. L'analogie entre nature et technique est au cœur de son œuvre, dont le travail se concentre sur les conditions d'apparition et de perception d'une image.

À travers la série *Penas*, Francisco Tropa explore l'infiniment petit. Des plumes de différentes espèces d'oiseaux sont projetées et agrandies au moyen d'un rétroprojecteur puis photographiées. La technique utilisée évoque davantage des aquarelles que des photographies et le rétro-éclairage crée un effet de *chiaroscuro* (clair-obscur) qui donne de la profondeur et de la texture à l'ensemble des images. Les photographies révèlent ainsi une multitude de détails, à la manière d'une observation au microscope qui change notre perception de l'objet représenté et tendent vers l'abstraction. Une grande sensualité se dégage de l'ensemble, par le mouvement que l'on peut ressentir et les textures qui affleurent à la surface, soyeuse et duveteuse.



Caroline Tschumi

Née en 1983 à Morges (Suisse). Vit et travaille à Riex (Suisse).

L'ange poulet, 2021.

Gouache et crayon de couleur sur papier, 70 x 50 cm. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © droits réservés. Photo de l'artiste.

« Caroline Tschumi dessine compulsivement depuis l'enfance. Sa pratique est directe, « brutale », dit-elle. « Je ne fais jamais d'esquisses ou de croquis préparatoires. Je me lance sur le papier et puis j'attends qu'il se passe quelque chose. On n'est pas très loin du dessin automatique. Les figures émergent par associations d'idées et dissonances. » Son inconscient se nourrit de nombreuses références empruntées à la culture populaire : l'univers visuel psychédélique de groupes mythiques des années 60 et 70, comme les Beach Boys, Pink Floyd, Black Sabbath ou Led Zeppelin, auxquels elle voue un culte, ou encore celui de Walt Disney et de Naoko Takeuchi, autrice de *Sailor Moon*. Se construit ainsi une mythologie toute personnelle, aux accents apocalyptiques et fantasmagoriques. » Juliette Pollet

Réalisé lors d'une résidence artistique à la Chaux-de-Fonds en Suisse en 2021, *L'ange poulet* mêle surréalisme et hallucination psychédélique.



Joan Fontcuberta (Joan Fontcuberta Villa, dit)

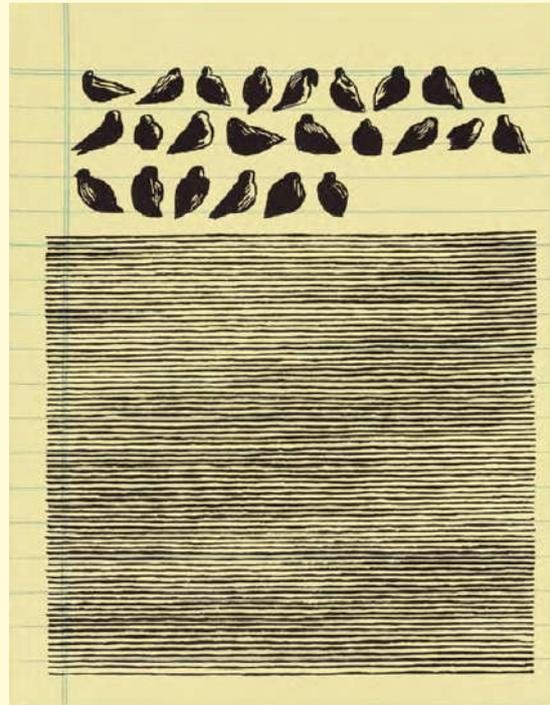
Né en 1955 à Barcelone (Espagne). Vit et travaille à Roca des Vallès (Espagne).

***Giliandria Escoliforcja*, 1984.**

De la série *Herbarium*. Épreuve gélatino-argentique, 26,2 x 21 cm. Collection du Cnap à Paris en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris / Cnap. Photo : Yves Chenot.

Le travail de Joan Fontcuberta questionne la véracité des images en mêlant réalité et fiction. Usant de multiples artifices, ses photographies prétendent montrer des faits réels et pourtant imaginaires. Sa démarche interroge en ce sens les questions de mémoire, de représentation et de connaissance. Les images créées croisent l'ambiguïté et le simulacre, souvent de manière ironique.

Dans sa série *Herbarium* (1985), l'artiste inscrit son travail dans celui des photographies scientifiques vouées à rendre compte des multiples espèces de feuilles et fleurs existantes dans la nature. Il récupère des débris et détourne les images pour en faire des espèces naturelles à part entière. « [...] . Au centre du projet *Herbarium* (1982-1985), il y a [...] l'hommage-critique rendu à Karl Blossfeldt, dont les ouvrages mythiques « *Urformen der Kunst* » (1928) et « *Wundergarten der Natur* » (1932), réunissent d'immenses collections de bourgeons, tiges, feuilles et fleurs. [...] . Produites comme d'humbles matériaux pédagogiques, elles devinrent des icônes dans l'histoire des formes. Cinquante ans plus tard, avec *Herbarium*, projet fondamental dans le parcours de Joan Fontcuberta, l'artiste inverse le processus. Il récupère des débris, dans son jardin notamment, et fabrique ces pseudo-espèces qu'il photographie en parodiant les postures documentaires, frontalement et sur un fond neutre. Mais au-delà d'une réflexion sur le simulacre et le « trompe-l'œil », avec *Herbarium* Joan Fontcuberta porte un regard ironique sur la nature, provoquant une tension dialectique entre le sublime et le dérisoire. Une nature abîmée par la main de l'Homme surtout, son industrie, ses technologies et qui désormais, ne peut plus être un idéal à célébrer. [...] . »
Nathalie Parienté



Jochen Gerner

Né en 1970 à Nancy (France) où il vit et travaille.

***Ornithologie 02*, 2015.**

Sérigraphie sur papier Rivoli en 3 couleurs, 70 x 50 cm chaque. Tirage : 17/100 exemplaires. Don de la Galerie Semiose, Paris. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © droits réservés.

Diplômé des Beaux-Arts de Nancy, Jochen Gerner se décrit comme un « dessinateur-auteur ». C'est au sein de l'*Association*, une maison d'édition de bande dessinée, qu'il se fait connaître et qu'il rejoint l'OuBaPo, acronyme d'Ouvroir de Bande-dessinée Potentielle. Il signe des dessins pour la presse : *Libération*, *Le Monde*, *Les Inrockuptibles*, *Télérama* ou le *New York Times* et publie des ouvrages dont *TNT en Amérique* (2001), relecture inédite de l'album *Tintin en Amérique* d'Hergé. *Ornithologie*, est à l'origine une série de dessins à l'encre qui a été présentée au salon Drawing Now en 2016 à Paris pour laquelle il en reçut le prix. L'artiste représente des oiseaux noirs, aux formes simplifiées, posés sur les lignes d'un cahier d'écolier, juxtaposés à des motifs abstraits de lignes et de carreaux évoquant des plans d'eau, des pans de toit... Le dessinateur explique que « c'est plus une idée d'oiseau, une variation, une réflexion entre le rapport figuratif et abstrait... ». En effet, leur représentation graphique minimale est proche du pictogramme et pourrait se voir comme un « alphabet de formes abstraites ». Sa fascination pour les volatiles se poursuit par la publication de *Oiseaux, inventaire chromatique réel et imaginaire*, réunissant près de 200 dessins réalisés entre 2019 et 2020.



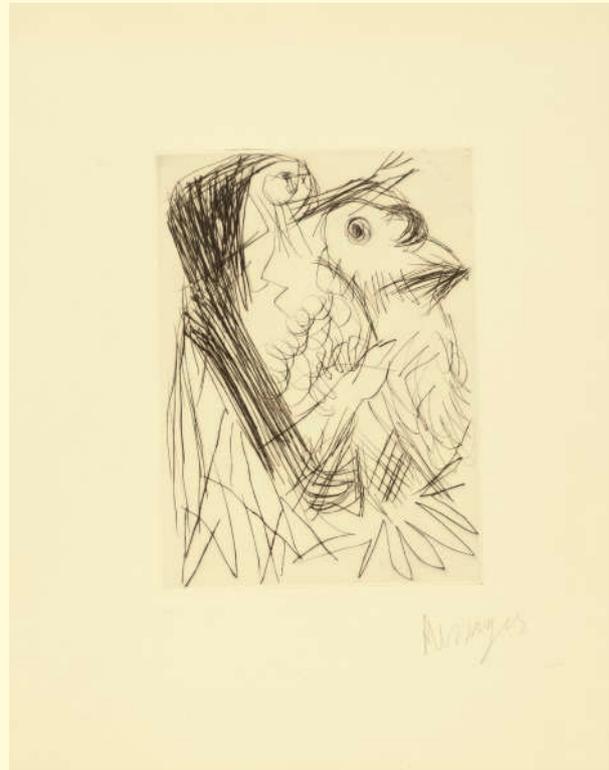
Guillaume Dégé

Né en 1967 à Boulogne-Billancourt (France). Vit et travaille à Strasbourg (France).

Hommage à Monet, 2015.

Sérigraphie sur papier Rivoli en 3 couleurs, 70 × 50 cm. Tirage : 4/100 exemplaires. Don de la Galerie Semiose, Paris. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Guillaume Dégé.

Auteur, dessinateur et collectionneur, Guillaume Dégé est habité par une curiosité singulière de l'écrit et des images. Sa pratique du dessin, simple et animée d'une gravité légère, naît d'une culture du livre et de l'imagerie populaire. « *Hommage à Monet*, réalisée en 2015, représente une pie perchée sur un rocher. [...] En haut la pie, dont la présence est soutenue par une ligne sûre et un ton sépia. En dessous le rocher, dont les stries ondulantes rappellent le mouvement des vagues ou de l'herbe, comme s'il contenait tout le paysage. La technique de la sérigraphie préserve un rendu aux teintes tendres qui évoque l'idée d'un crayonné. Le titre de l'œuvre de Guillaume Dégé renvoie à Claude Monet, et à son œuvre *La Pie*. Ce tableau est un paysage d'hiver daté de 1869, tout en nuance de blanc où une pie ponctue la scène, perchée sur une barrière, comme une note de musique posée sur une portée. Elle est le titre de l'œuvre, alors qu'elle apparaît comme un minuscule élément noir au sein d'un incroyable paysage de neige. Monet s'émancipait totalement de la description pour plonger dans la sensation, et créait une rupture entre le sujet et sa représentation. Le choc du tableau fut tel que public et salons en furent indignés... Guillaume Dégé écarte de son travail toute substance impressionniste, mais en ramenant la pie au-devant des regards, comme une icône, il salue l'audace de Monet avec l'élégance sobre qui lui est propre. » Artothèque du Lot



Jean Messagier

Né en 1920 à Paris (France). Décédé en 1999 à Montbéliard (France).

Sans titre, non daté.

Gravure sur papier, 32,5 × 25 cm.

Don de Thomas Messagier. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris. Photo : Jean-Paul Planchon.

À la fois peintre, sculpteur et graveur, Jean Messagier est un artiste prolifique et généreux. Créateur inclassable aux multiples facettes (également poète, compositeur, militant et organisateur de fêtes, etc.), il a été rattaché à différents mouvements artistiques d'après-guerre mais n'a jamais voulu choisir entre l'abstraction et la figuration, comme en témoigne cette gravure où semblent se superposer deux oiseaux. Son œuvre se caractérise avant tout par une extrême exubérance et une grande poésie. Attentif au monde qui l'entoure, Jean Messagier grave dans une veine lyrique le mouvement des saisons et le tourbillon des paysages. L'artiste a commencé la gravure en 1944 après sa formation à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs, pratique qu'il va superposer à la peinture. « Dans le fond, j'ai eu envie de faire de la gravure parce que je savais très bien qu'il était impossible avec la peinture d'obtenir ce fourmillement, d'arriver à ce plaisir incroyable de la ligne. »



Stefan Rinck

Né en 1973 à Hombourg (Allemagne). Vit et travaille à Berlin (Allemagne).

CDV - Sans titre, 2018.

Sérigraphie sur papier Rivoli en 2 couleurs, 21 × 15 cm. Tirage 9/350.

Don de la Galerie Semiose, Paris. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Stefan Rinck. Photo : Galerie Semiose.

Stefan Rinck est un artiste sculpteur dont les sculptures totémiques en grès rappellent les figures d'un bestiaire médiéval et composent une population bigarrée d'animaux pour la plupart, chimères ou monstres, costumés, masqués ou dotés d'attributs. Ayant étudié la littérature allemande, l'histoire de l'art et la philosophie, il trouve ses sources d'inspiration dans différentes époques de l'art, dans la mythologie et dans les mondes imaginaires, qu'il combine avec humour et imagination à des images contemporaines de type comique. La sérigraphie *CDV - Sans titre* est réalisée à partir d'un dessin issu d'une série inspirée de l'iconographie du *Ballet des fées des forêts de Saint-Germain* qui fut dansé au Louvre, en février 1625, par Louis XIII lui-même et sa cour. Stefan Rinck a attentivement observé les premières ébauches des costumes dessinés par Daniel Rabel et chacune des créatures allégoriques du ballet. Ce « M. Flambloyant » ainsi nommé par l'artiste, homme-oiseau perché sur des chaussures à pompons, évoque un personnage enjoué inspiré de l'art baroque et du « rococo » qui séduit par sa légèreté et son élégance aristocratique. Son exubérante collerette de plumes rappelle le grotesque des fraises déjà désuètes sous le règne de Louis XIII et représentées dans des caricatures. Avec ce travail, Stephan Rinck évoque le mode de vie, les codes et l'esthétique de la bonne société des XVII^e et XVIII^e siècle. L'artiste porte ainsi un regard espiègle sur la représentation de l'habitus social et évoque avec ironie, l'éternel jeu de la mascarade sociale et de la mise en scène.

Côme Mosta-Heirt

Né en 1946 au Havre (France). Vit et travaille entre Paris et Étretat (France).

Une salle est dédiée à un ensemble d'œuvres de l'artiste Côme Mosta-Heirt qui a récemment effectué une importante donation au musée. L'artiste a pensé une installation regroupant dessins et sculptures qui se répondent formellement et révèlent la cohérence de ses recherches. Depuis plus de cinquante ans, l'artiste travaille sur la question du volume peint dans l'espace, menant une réflexion sur le rapport de l'œuvre au lieu. Il ouvre ainsi un champ des possibles poursuivant les questionnements depuis l'Art moderne jusqu'à aujourd'hui.

La Poutre colorée, 1973.

Bois peint, 17 x 371 x 10 cm et 17 x 80 x 10 cm.
Don de l'artiste. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris. Photo: Aurélien Mole.
Côme Mosta-Heirt se considère comme « peintre dans l'espace ». Pour lui, la sculpture est un dessin dans l'espace. *La Poutre colorée* est une œuvre fondatrice de ses recherches. Les deux éléments posés au sol dessinent une direction semblant encourager un déplacement du regard et du corps des visiteurs. Cet effet est renforcé par des séquences peintes, sortes de modules de dégradé rouge, qui créent un mouvement aussi bien sur la sculpture que dans l'espace qu'elle occupe. Historien de l'art de formation, l'artiste évoque son intérêt pour les artistes constructivistes russes en 1920 qui proclamaient une construction géométrique de l'espace ainsi que pour les sculptures minimalistes d'artistes américains pensées à partir d'éléments modulaires simples. L'influence de l'artiste Carl André est ici évidente : absence de socle, horizontalité, alignement, occupation de l'espace...

Volte/face, 2005.

Bois peint, 8 éléments, 2 x (60 x 60 x 10 cm), 3 x (60 x 50 x 10 cm, 2 x (40 x 50 x 10 cm), 30 x 40 x 10 cm). Don de l'artiste. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris. Photo: Aurélien Mole.

Trente-ans plus tard, l'œuvre *Volte/face* semble répondre à *La Poutre colorée* et prolonger la réflexion de l'artiste : l'utilisation du bois comme support d'une recherche de couleur, la répétition de modules et l'installation dans un espace – à la différence qu'ici c'est un grand socle blanc.

Se retrouve l'attention au bois ici sous la forme de coupes de tronc circulaires et semi-circulaires. Le travail de peinture minutieux donne un aspect brillant et lumineux, allant jusqu'à un noir intense résultat d'un recouvrement méthodique de plusieurs couches de rouge, d'ocre et de bleu, et de vernis et d'essence de térébenthine.

Les dessins de Côme Mosta-Heirt ne sont pas des études préparatoires en vue de la création de sculptures, mais des œuvres autonomes créées à partir de ses sculptures et dont ils sont les pendents. En ce sens, ils correspondent à des représentations mentales de l'espace et offrent à l'artiste la possibilité d'une distanciation avec son travail de sculpteur.

« Le dessin est pour moi une activité mentale en rapport avec l'activité plus physique de la sculpture. C'est une recherche spécifique, une prise en compte de l'espace du support, en aucun cas une transposition illusionniste. »

Haro artistes, 2007.

Pastel tendre sur papier, 64 x 45 cm.
Don de l'artiste. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris

Le discours et le langage occupent une place importante dans le travail de Côme Mosta-Heirt. *Haro artistes* est un dessin au pastel sur papier réalisé à partir d'un message tapé à la machine écrit pour Éric Troncy, datant de l'époque où il était étudiant. Le terme « haro » renvoie au fait de crier haro sur quelqu'un, s'élever avec indignation, attirer la haine et la colère. Il s'agit là d'un jeu de mots : « art aux artistes ». Cette phrase devient pour lui un *statement*, une déclaration. Elle devient un discours sur les artistes et la défense de leur statut.

Tous les dessins *Haro artistes* sont regroupés dans le fanzine *Ulysse*, édité par La Bibliothèque Fantastique : Côme Mosta-Heirt inscrit sur chaque page de cette édition « haro artistes », à l'encre, au crayon, à la mine, à la peinture ou au fusain. Avec cette série, l'écriture devient du dessin et renvoie à une forme d'écriture automatique. *Haro artistes* existe aussi sous la forme d'une vidéo réalisée en 2007 dans laquelle Côme Mosta-Heirt déclame un discours sur les artistes.

Sans titre, 1975.

Pastel gras, térébenthine et graphite sur papier marouflé sur toile, 130 x 97 cm. Don de l'artiste. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris

Ce dessin, ainsi que deux autres présentés dans l'espace (*Sans titre*, sans date et *Traces*, 1975) entrent en résonance avec les séquences colorées peintes sur *La Poutre colorée* (1973). Ces œuvres graphiques sont rythmées horizontalement par une répétition de lignes dont chacune est une déclinaison différente, évocation du motif peint sur les sculptures en bois. La couleur semble se déplacer, subir des variations, des mutations des états colorés, entraînant un déplacement du regard et une illusion de mouvement. Ces jeux chromatiques ou simplement graphique en noir et blanc (pour *Sans titre*, sans date) peuvent s'apparenter à des frises, des repères dans l'espace et le temps.



La Poutre colorée, 1973.



Haro artistes, 2007.



Volte/face, 2005.



Sans titre, 1975.



Mirka Lugosi

Née en 1958 à Paris (France). Vit et travaille à Clamart (France).

A Sentimental Journey, 2011.

Mine de plomb, encre, crayon de couleur et gouache sur papier, 38x52 cm. Collection du Cnap en dépôt au Mrac Occitanie, Sérignan. © Mirka Lugosi et Air de Paris / Cnap. Crédit Photo: Marc Damage.

Bien que les recherches de Mirka Lugosi intègrent l'utilisation de la photographie ou d'outils numériques, c'est bien par l'intermédiaire du dessin, son médium de prédilection, qu'elle exprime le mieux la complexité de son univers fantasmagorique. L'artiste à l'identité fictive cultive un trait précis d'une grande finesse. L'utilisation de mines très dures lui permettent l'accumulation de strates, lui évitant d'écraser le grain du papier pour en révéler sa matière, sa rugosité, son toucher, dans un rapport presque sensuel au matériau. Elle s'attache à faire apparaître très minutieusement des scènes ambiguës caractérisées par le surgissement d'éléments étranges dans un univers en apparence familier. En traitant chaque élément comme s'il était vivant, l'artiste perturbe ainsi la lecture de ce que nous considérons comme faisant partie du monde animé. Êtres humains, animaux, objets et nature y fusionnent dans un univers surnaturel hybridé comme en témoignent l'œuvre *A sentimental Journey* ou le paysage organique *Sans titre (Abaddia 3)*. Son attention se porte sur des détails d'observation, multiples et sans hiérarchie, qu'elle « laisse libres de s'entrechoquer comme dans un accélérateur de particules » : *Excentrique #27* est ainsi pensé comme un collage, proche des associations permises par le rêve tandis que *La méthode* est inspiré d'images diverses qu'elle compile dans ses carnets d'influences et pourrait s'apparenter à une sorte d'autoportrait de l'artiste au travail.



Clément Cogitore

Né en 1983 à Colmar (France). Vit et travaille entre Paris (France) et Berlin (Allemagne).

Morgestraich, 2022.

Vidéo 4K - Couleur – stéréo, durée : 4 min 10 sec. Édition 1/5. Coproduction Biennale de Lyon, Musée de la musique – Philharmonie de Paris avec le soutien du Théâtre de la Filature, Mulhouse et la participation de : Clique Seibi, Clique Unbaggene. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris.

Des vidéos expérimentales aux documentaires en passant par les installations vidéo et la mise en scène d'opéra (*Les Indes Galantes*), Clément Cogitore jongle entre les médiums sans s'embarasser des étiquettes de genre, se considérant plutôt comme un « metteur en scène d'images », adaptant le mode de présentation à la spécificité de son sujet. « J'ai grandi en Alsace, à proximité de Bâle et le Morgestraich était un rendez-vous annuel très important des populations des bords du Rhin supérieur. [...] J'ai pu, enfant puis adolescent, y assister et j'en ai gardé un souvenir très intense : fasciné par cette parade. [...] La scène m'apparaissait tantôt comme un rêve tantôt comme un cauchemar, et je me sentais comme un somnambule égaré dans la foule qui se pressait autour des musicien·nes. Je voulais depuis longtemps revenir à Bâle pour le carnaval et filmer cet événement si particulier. [...] Ce matin du 2 mars 2020, pour la première fois depuis des siècles, la ville de Bâle n'a pas résonné au son des pipeaux et tambours, et dans les jours qui ont suivi, Bâle comme toute l'Europe s'est retirée dans le confinement : à cause du Covid, la solitude et la peur ont remplacé la parade et la célébration. Dans l'impossibilité de tourner « pour de vrai », j'ai imaginé un dispositif. Sur un fond noir, sur un tapis roulant et sans public, les carnavaliers·ères se suivent ici dans une marche sans fin, qui jamais ne progresse et d'où la foule est absente. Cette mise en scène accentue la dimension contemplative de ce carnaval, ironique et lugubre qui s'enracine dans la tradition de la danse macabre et des processions médiévales contre les épidémies. »

VISITES GUIDÉES

VISITE DÉCOUVERTE

Visites commentées des expositions au tarif d'entrée, gratuites le 1er dimanche du mois.

LA VISITE VIP

Le musée invite les visiteur·euses à découvrir l'(les) exposition(s) temporaire(s) en compagnie de l'artiste ou du (ou des) commissaire(s) de l'exposition. Gratuit.

LA VISITE MIRACLE

Le musée invite des professionnel·les, issu·es de différents domaines à porter un regard sur les œuvres d'art contemporain à travers leur expérience. Gratuit.

LA VISITE CRÉATIVE

Une découverte d'une sélection d'œuvres suivie d'un atelier d'expérimentation plastique avec un·e médiateur·rice. Tarif d'entrée, sur réservation.

GROUPES ADULTES

Visite commentée avec un·e médiateur·rice. Tarif d'entrée, sur réservation.

SCOLAIRES

Le musée est un partenaire éducatif privilégié pour les enseignant·es des écoles, collèges, lycées, écoles d'art et établissements d'enseignement supérieur. Visite dialoguée: 35€/groupe, visite-atelier: 50€/groupe. Gratuit pour les classes ULIS, SEGPA, les écoles ouvertes, les étudiant·es. Entrée et transport gratuits pour les lycéen·nes de la Région Occitanie. Sur réservation.

ENSEIGNANT·ES

Présentation des expositions aux enseignant·es. Un dossier pédagogique est remis à cette occasion. Inscription pour les visites de classes. Gratuit, sur réservation.

CENTRES DE LOISIRS

Découverte des expositions et ateliers créatifs et ludiques autour de l'art d'aujourd'hui. Visite dialoguée: 35€/groupe, visite-atelier: 50€/groupe, sur réservation.

PETITE ENFANCE

Le Mrac développe l'accueil du très jeune public en proposant un accueil spécifique et adapté dès 1 an. Gratuit pour les assistant·es maternel·les.

PERSONNES EN SITUATION DE HANDICAP ET DU CHAMP SOCIAL

Accès et visite gratuits. Le musée possède le label «Tourisme & Handicap» assurant un accueil et une médiation adaptés pour les personnes en situation de handicap. Les établissements spécialisés bénéficient de visites dialoguées et des ateliers de pratiques plastiques. Sur réservation.

VISITE EN LSF

À destination des publics sourds et malentendants. Gratuit.



Livret de présentation du musée en FALC (Facile à Lire et à Comprendre) disponible en téléchargement sur le site internet du Mrac et en consultation à l'accueil du musée.

LE PETIT MUSÉE

Tout au long de l'année, Le petit musée propose des moments de découverte et de partages autour de l'art, des rencontres avec des artistes et des ateliers créatifs à destination des enfants et de leur famille.

MES VACANCES AU MUSÉE

Des artistes sont invité·es à mener des ateliers de création. Tarif: 8€/2 jours/ enfant. Horaires: 10h-12h pour les 5-7 ans, 15h-17h pour les 8-12 ans. Sur réservation.

ATELIER EN FAMILLE

Le petit musée propose des ateliers créatifs à destination des enfants et de leur famille. Les enfants et leurs (grands) parents partent à la découverte du musée et participent ensemble à une activité. Compris dans le tarif d'entrée et gratuit le 1er dimanche du mois, sur réservation. À partir de 5 ans.

VISITE LUDIQUE EN FAMILLE

Le Mrac invite petit·es et grand·es à une découverte insolite et amusante des expositions. Recherche d'indices, jeux d'observation et cohésion d'équipe pour un moment de partage en famille. Compris dans le tarif d'entrée. Sur réservation. À partir de 5 ans.

VISITES ET ACTIVITÉS SOUMISES À RÉSERVATION

04.67.17.88.95 ou
museedartcontemporain@laregion.fr

INFORMATIONS PRATIQUES

HORAIRES

Mardi → vendredi: 10-18h, week-end: 13-18h.
Fermé les lundis et jours fériés.

TARIFS

Normal: 5€. Réduit: 3€.
Modes de paiement acceptés: Carte bleue,
espèces et chèques.

RÉDUCTION

Groupe de plus de 10 personnes, membres de
la Maison des artistes, seniors titulaires
du minimum vieillesse (+ de 65 ans).

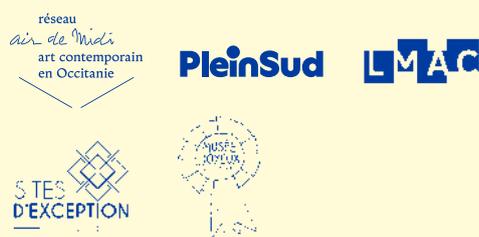
GRATUITÉ

→ Entrée gratuite pour tous les premiers
dimanches de chaque mois, Journées du
Patrimoine, Nuit des Musées et vernissages.
→ Sur présentation d'un justificatif :
moins de 18 ans, étudiant·es, détenteur·rices
de la carte Jeune de la région, demandeur·
euses d'emploi, bénéficiaires de minima
sociaux, bénéficiaires de l'AAH, membres
Icom et Icomos, guides conférencier·ères
et personnel relevant du Ministère de la
Culture, journalistes, détenteur·rices
du Pass Éducation, artistes de la collection,
prêteur·euses, adhérent·es à l'association
des Amis du musée de Sérignan, mécènes,
partenaires presse, personnel du Conseil
Régional Occitanie/Pyrénées-Méditerranée,
membres du Laboratoire de Médiation
en Art Contemporain (LMAC), assistant·es
maternel·les.

ACCÈS

En voiture: sur l'A9, prendre sortie
Béziers-centre ou Béziers-ouest puis suivre
Valras/Sérignan puis, centre administratif
et culturel. Parking gratuit.
En transports en commun: TER ou TGV arrêt
Béziers. À la gare; bus ligne E, direction
Pattes-Rouges (Valras-Plage), arrêt Promenade
à Sérignan.

Partenaires réseaux



Partenaire exposition



Labels tourisme



Le Musée régional d'art contemporain,
établissement de la Région Occitanie-Pyrénées-
Méditerranée, reçoit le soutien du ministère
de la Culture, Préfecture de la Région
Occitanie/Direction régionale des Affaires
culturelles Occitanie.

Mrac Occitanie

Musée régional d'art contemporain Occitanie/Pyrénées-Méditerranée
146 avenue de la plage, 34410 Sérignan - 04.67.17.88.95 - mrac.laregion.fr
museedartcontemporain@laregion.fr - Fb,x& In: @mracserignan